

# JOURNAL DES DEMOISELLES

1, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ÉDITION CHAMOIS PARRAISANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 F. — DÉPARTEMENTS, 12 F.

## TROIS ÉDITIONS BI-MENSUELLES

PARRAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

ÉDITION VIOLETTE avec un grand Patron imprimé au recto et au verso.	Paris.....	15 fr.
	Départements.....	18 fr.
ÉDITION BLEUE avec 30 Gravures. Total : 48 par an et 8 pages de Modes par mois.	Paris.....	16 fr.
	Départements.....	18 fr.
ÉDITION VERTE avec les Patrons et les suppléments de Modes des deux autres Éditions, et douze Patrons à découper en plus.	Paris.....	20 fr.
	Départements.....	24 fr.

Les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> Janvier et se font pour l'année entière.

## ÉDITION HEBDOMADAIRE

Couverture orange

PARIS : Un an, 28 fr. ; Trois mois, 7 fr. 50 | DÉPARTEMENTS : Un an, 32 fr. ; Trois mois, 8 fr. 50

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.	ÉDITION ORDINAIRE.	3 edit. bi-mens <sup>lles</sup>		Édit. hebdomadaire	
		VIOLETTE et bleue.	VERTE	3 MOIS	UN AN
Belgique, Italie, Suisse, Luxembourg. . . . .	14	21	26	9	36
Angleterre, Égypte, Espagne. . . . .	15	22	28	10	40
Etats du Pape, Portugal, Bavière, Saxe, Prusse, Autriche, Allemagne, Hollande. . . . .	16	23	30	11	42
Turquie, Tunis, Tripoli et Maroc. . . . .	17	24	32	12	48
Colonies françaises et étrangères, Russie, Grèce. . . . .	18	28	34	13	50
Moldo-Valachie, Corfou, Zante, Suède, toute la voie d'Autriche. . . . .	19	29	35	14	54
Brésil. . . . .	20	30	38	15	56
Nouvelle-Zélande, Chili, Pérou, toute voie de Panama, Indes françaises. . . . .	22	33	42	16	60

## ON S'ABONNE

EN ENVOYANT UN MANDAT DE POSTE A L'ORDRE DU DIRECTEUR DU JOURNAL  
1, Boulevard des Italiens, 1

POUR LA PRUSSE ET POUR LA RUSSIE

on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des Postes de Cologne et de Sarrebruck.

POUR LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE

Chez M. DESTERBECQ, rue du Casino, 9, à Bruxelles.

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

## RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

*Une fidèle abonnée.* — Le prix de ce filet serait de 15 francs le mètre carré, chez M<sup>me</sup> Nanteau, rue de Rohan, 3. — Voir la réponse à M<sup>me</sup> L. C., à A., pour les gravures. — Nous avons, il nous semble, tenu parole en vous envoyant un alphabet gothique, planche de crochet de février; ces lettres sont faciles à exécuter en point de marque.

*Une abonnée.* — Nous vous fournirons ces patrons *découpés*, moyennant 1 fr. 50 c. par patron; le costume complet comprend trois patrons, le jupon, la robe & le pardessus; vous aurez donc 4 fr. 50 c. à nous envoyer pour recevoir ce costume tel que vous le demandez; nous avons donné plusieurs fois, sur nos planches, des patrons pour composer le costume; il est vrai que l'on a la peine de les relever, mais

Souvenez-vous que dans la vie  
Sans un peu de travail, on n'a point de plaisir.

*Impatiente de recevoir mon cher Journal.* — Le point capitonné est le point ordinaire croisé, très-grand, puisqu'on le fait sur quatre points, puis recroisé dans le droit fil & dans le travers-fil entre les points du canevas; la laine se trouve en relief quatre fois au centre du point; on le fait avec de grosse laine. Vous n'êtes pas indiscrete; c'est nous qui serions ingrate, si nous ne vous donnions pas, dans la mesure du possible, ce que vous désirez pour vos chers enfants.

M<sup>me</sup> G. B., à R. — Tous ces produits à base de fleur de riz nommés *oriza* ne se trouvent que dans une seule maison, chez M. Legrand, 207, rue Saint-Honoré; la crème oriza de Ninon de Lenelos se recommande pour le visage; le savon oriza, qui est fabriqué avec le plus grand soin, s'emploie pour les mains & le visage; &, pour les dents, vous pouvez demander dans la même maison une pâte nommée *oriza dentaire*, & un élixir très-rafraichissant l'*oriza dentifrice*. Pour plus amples... renseignements, j'allais écrire oriza, tant je suis pleine de mon sujet.

M<sup>me</sup> C., Cher. — Il est encore un peu trop tôt pour vous renseigner sur ce point. La casaque avec ou sans pèlerine & jupe plus ou moins bouffante, les mantelets & fichus de toutes formes seront certainement portés, mais nous ignorons encore si la mode nous prépare quelque surprise. — Le prix de ces étoffes varie de 4 à 5 & 6 francs le mètre jusqu'à 10 ou 12 francs. — Beaucoup remplissent ces conditions, cela dépend de l'usage auquel elles sont destinées: la faye, le foulard, le cachemire, les étoffes laine & soie.

*Deux sœurs désirant faire un voyage à Paris.* — Le prix est de 40 francs à main, 60 francs à pied; il est difficile, à une si grande distance, de donner une garantie.

*Près de ma sœur.* — Cette mode est en pleine faveur; il est difficile de prévoir si elle durera. — Plutôt le corsage décolleté en carré avec une chemisette élégante. — Les savonner à l'eau de savon, tiède seulement, dans laquelle vous mettez un peu de cristal de soude. — Remouiller la tache avec de l'huile, & lorsqu'elle est bien imprégnée, mettre dessus de la poudre textienne; si la tache est ancienne, répéter plusieurs fois cette opération.

*Une abonnée des bords du Danube.* — Il faudrait modifier le dessin pour le fauteuil & le canapé; M<sup>me</sup> Nanteau pourra vous fournir ces dessins sur canevas, au prix de 25 à 30 francs pour chaque fauteuil, & 45 à 50 fr. pour le canapé, selon la dimension.

*Votre double abonnée.* — Vous ne nous accuserez certainement pas de vous avoir oubliée, bien que nous n'ayons pas répondu à votre demande. — En envoyant 1 franc 20 cent. à M. Gouyon, 45, rue du Bac, vous recevrez *franco* le chiffre du drap.

M<sup>me</sup> E. V., à Z. — Les satins pour robes & les satins pour ameublement ne sont pas les mêmes; en vous adressant direc-

tement au magasin du *Coin-de-Rue*, rue Montesquieu, vous recevrez des échantillons avec les prix.

M<sup>me</sup> E. J., Moselle. — Les dessus d'édredon en filet se font généralement par carrés de différents dessins; cependant, si vous voulez le faire d'un seul morceau, vous pourrez faire votre choix dans nos planches de crochet carré, vous trouverez de grands dessins pour rideaux, dessus de lit, stores, etc.; tous les dessins de crochet carré peuvent se broder sur filet: on les fait en points de reprise mélangés de points de toile, ce qui produit un très-bel effet.

*Pour ma petite Jenny.* — Soit une pelisse courte avec petite pèlerine, soit un collet relevé par un chou, ou un petit pale-tot. — Vous devez avoir reçu les échantillons.

C. B., à Is. — Le médaillon en appliques pour ornements d'église, paru en juillet dernier, est très-facile à exécuter en tapisserie, nous avons indiqué le nombre de médaillons nécessaires pour chacune des parties.

M<sup>me</sup> L. F., à D. — Merci, madame, de la fidélité que vous nous conservez au milieu de vos douleurs. — Si nous avons bien compris, vous possédez la collection entière du journal & vous seriez disposée à céder les années 1834, 35, 36 & 37 au prix de 7 fr. 50 c., puis les autres années à 12 francs non reliées, 14 francs reliées, le port non compris.

*Une fidèle abonnée, à M.* — Pris note de votre demande; vous recevrez bien certainement ce patron dans le courant de l'année.

*Dans ma chambre bleue.* — Vous trouverez tout ce qui vous sera nécessaire pour faire ce charmant petit objet chez madame Nanteau, 3, rue de Rohan; elle nous a fourni ce modèle.

*Entre mon bon père et ma bonne mère.* — La méthode de dessin sans maître, par M<sup>me</sup> Cavé, chez Lambert, marchand de couleurs, passage du Commerce. — Votre autre lettre a sans doute pris une fausse direction. — Je ne connais aucun procédé pour empêcher ce désastre.

B. G., à B. — Le prix de chaque année du *Journal des Demoiselles* est de 10 francs au bureau, & 12 francs en le recevant par la poste, en France.

*Une vieille abonnée de douze ans.* — Soyez persuadée que nous ferons tout notre possible pour vous envoyer ce dessin; nous ne pouvons vous fixer d'époque, mais nous vous prions de ne pas désespérer.

*Près de mon père chéri.* — Pour demi-deuil on porte beaucoup d'étoffes noires & blanches; les taffetas teints en noir, avec impression en blanc, servent merveilleusement pour toilettes de printemps pour jeunes fille; puis les jupons rayés noir & violet, avec ornements noirs, ou noirs unis avec ornements violets; on peut faire aussi le costume gris et noir; le chapeau assorti à la nuance du costume. — Ces dessus de lit valent de 20 à 60 francs & au-dessus, suivant le dessin & la qualité de l'objet.

G. M. D. — Pris note, sans pouvoir toutefois vous donner une réponse bien affirmative. — *Notre-Dame-de-Mai*, par mademoiselle Paule de Fabrias, la *Journée d'une jeune fille chrétienne*, par M<sup>me</sup> Bourdon. — Merci mille fois de ce bienveillant intérêt. — Dans la proportion de trois contre cinq.

*Au bord de la Moselle.* — Ce dessin étant fort compliqué, nous avons le regret de ne pouvoir vous donner ce renseignement; il faudrait vous adresser à M<sup>me</sup> Nanteau, 3, rue de Rohan, mais je doute que, pour un seul exemplaire, on puisse vous le faire en couleur.

M<sup>lle</sup> L., à N. — Il ne nous reste plus aucune des parties de la lanterne.

M<sup>me</sup> D., à B. — A cet âge, les patrons que nous donnons sous le nom de *patrons pour baby* peuvent également servir pour petits garçons et pour petites filles; veuillez donc consulter les planches, en attendant que nous en publions d'autres, ce que nous ferons certainement.

N<sup>o</sup> 283. — *Au bord de l'Hérault.* — *Edition bleue.* — Il faudrait d'abord savoir quelle quantité d'étoffe vous avez à vo-

ALPHONSE DE LAMARTINE

Quand nous ne sommes plus, notre ombre a des autels.  
LA GLOIRE. (*Méditations.*)

JAMAIS peut-être nom d'homme, destinée humaine n'ont passé par des phases plus diverses que le nom de Lamartine, que la destinée de ce poète qui ne vécut longtemps que pour voir mieux combien est inconstante la gloire terrestre, combien sont vite fanées les palmes que décernent les hommes. Il y a quarante ans, le nom de Lamartine répondait à un idéal de poésie, de pureté & d'aspirations sublimes; dix-huit ans plus tard, le nom de Lamartine personnifiait la révolution, modérée, noble peut-être, mais toujours effrayante pour les esprits réfléchis & pour les cœurs croyants; à dater de cette époque, l'ombre descendit sur ce nom éclatant : la pauvreté avec ses humiliations, la vieillesse avec ses défaillances, l'isolement qu'engendrent les haines politiques, accablèrent le poète & le tribun; il but à longs traits un calice rempli de fiel; maintenant le nuage se lève, & sur le tombeau de Saint-Point éclatent les éloges, les applaudissements, les regrets depuis si longtemps refusés à l'homme malheureux, au génie accablé par les peines de la vie. Mais avant que les hommes fussent revenus, Dieu était venu, il avait purifié, pardonné, consolé & endormi sur sa poitrine divine ce front de poète qui n'aurait pas dû connaître les affronts. La fin si chrétienne de Lamartine fait regretter d'autant plus amèrement que l'unité de pensée & de foi ait manqué à sa vie; chrétien, il eût été plus fier & plus grand; chrétien, il eût été plus heureux.

Ce fut en 1821 que parurent les premières *Méditations*; la France apprit qu'elle possédait un poète, ce qui ne lui était pas arrivé depuis que le 7 thermidor avait vu tomber la tête d'André Chénier. Le succès fut grand, succès de larmes &

d'étonnement. Lamartine l'a dit lui-même, en parlant de cette première œuvre : « Je m'exprimais moi-même pour moi-même. Je ne pensais à personne en écrivant çà & là ces vers, si ce n'est à une ombre & à Dieu. Ces vers étaient un gémissement ou un cri de l'âme; je cadénçais ce cri ou ce gémissement dans la solitude, dans les bois, sur la mer, voilà tout. Je n'étais pas devenu poète, j'étais devenu plus sensible, plus sérieux, plus vrai. C'est là le véritable art : être touché, oublier tout art pour atteindre le souverain art, la nature. »

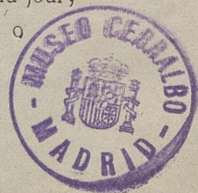
Ceux qui n'ont pas étouffé leur âme sous les préoccupations d'argent & de plaisir comprendront toujours certains passages des *Méditations*, *l'Isolation*, *le Lac*, *le Vallon*, *l'Immortalité*.

Le public de 1821, après avoir lu & admiré, s'informa, & on apprit bientôt que l'auteur de ces vers nouveaux & émouvants se nommait Alphonse de Pratz de Lamartine; qu'il appartenait à une ancienne & noble famille de Bourgogne, qu'il avait servi dans la Maison du Roi, & qu'il allait entrer dans la carrière diplomatique. Depuis cette époque, lui-même nous a raconté sa jeunesse; il nous a parlé de Milly & de Saint-Point, ces maisons si chères à son souvenir; il nous a dit en vers éloquents :

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie?  
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi;  
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,  
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.  
Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,  
Vallons que tapissait le givre du matin,  
Sauls dont l'émondeur effeuillait la couronne,  
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain;  
Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,  
Fontaine où les pasteurs, accroupis tour à tour,  
Attendaient goutte à goutte une eau rare & limpide,  
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour;

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE.

R. 4635  
R. 6485



Chaumière où du foyer étincelait la flamme,  
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,  
Objets inanimés avez-vous donc une âme,  
Qui s'attache à notre âme & la force d'aimer ?

Il nous a parlé de sa mère, avec quel cœur attendri & pieux ! Si l'on peut juger de l'homme par ses écrits, sa mère est l'objet qu'il a le plus tendrement aimé, le plus fidèlement révérendé ici-bas ; quand il parle d'elle, la note est toujours la même, le souvenir aussi vivant, l'admiration aussi recueillie. Il nous a entretenus de ses autres affections, de ses sœurs, de ses amis d'enfance, de celle que, plus tard, il appelle sa *Béatrice*, il nous a parlé enfin de sa fille, de sa Julia. Mais ce nom nous éloigne de l'époque où parurent les *Méditations*. Un second volume, les *Harmonies*, avait vu le jour en 1830 ; il était peut-être plus lyrique, plus impersonnel que le premier, & les hommes religieux y remarquèrent avec joie quelques morceaux qui semblaient empreints d'une foi intime & pratique : l'*Hymne au Christ*, le *Tombeau d'une Mère*, la *Lampe du Tabernacle*, *Jéhovah*, le *Cantique pour les Enfants d'une Maison de charité*, l'*Hymne de l'Enfant*, attestaient, en des genres différents, un sensible progrès dans les convictions de l'auteur.

Que se passa-t-il dans cette âme de poète ? Pourquoi l'Orient, où il avait voulu retremper son génie, nous le renvoya-t-il incrédule aux croyances de sa mère, à cette foi du Christ qui avait si bien inspiré sa lyre, à laquelle il avait juré une éternelle fidélité ?

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !  
Plus la nuit est obscure, & plus mes faibles yeux  
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieus,  
Et quand l'autel brisé que la foule abandonne  
S'éroulerait sur moi... temple que je chéris,  
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,  
J'embrasserais encor ta dernière colonne,  
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris !

Le voyage en Orient est une date fatale dans la vie de Lamartine. Entrepris avec un faste princier, il compromit la fortune du poète, il fut l'origine des embarras financiers qui pesèrent sur sa vieillesse ; sa fille unique, Julia de Lamartine, créature charmante, dont l'image est gravée dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connue, mourut à Beyrouth d'une fièvre maligne, & le contact de l'islamisme, la vie molle de l'Orient, les prédictions de lady Esther Stanhope, transformèrent le talent jusqu'alors si pur de son père ; l'âme quitta les hauteurs du Sinaï & de l'Horeb pour habiter avec les enfants des hommes ; la plume se plut aux peintures physiques & énervantes, & une ambition mal réglée s'empara du caractère du Barde jusqu'alors étranger — & il s'en vantait — aux factions de la terre ; lady Esther Stanhope ne lui avait-elle pas prédit, sur la foi des astres, qu'il jouerait un grand rôle

dans le gouvernement de son pays?... Le père malheureux essaya de se consoler avec la popularité, mais le peuple est un enfant ingrat qui souvent renie son père.

La publication du *Voyage en Orient*, en montrant son talent sous de nouveaux aspects, blessa & affligea cependant ceux qui espéraient voir en lui le défenseur des autels, menacés depuis la révolution de 1830. *Jocelyn* parut à son tour, vers délicieux sur un plan pitoyable, idées dangereuses & sentiments entraînants, mélange empoisonné où la passion se confond avec l'innocence, & où la vertu paraît bien pâle à côté de l'amour.

Puis vint la *Chute d'un Ange*, œuvre regrettable & bizarre qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre : elle fait tache sur le nom du poète. Ce poète était devenu tribun & orateur : la nature lui avait prodigué tous les dons, & presque toujours sa noble parole fut mise au service des causes justes, & surtout des causes humaines ; il débuta à la tribune par un discours demeuré célèbre, sur la nécessité de conserver l'empire ottoman ; ce sujet inspira singulièrement son magnifique talent, on se souvient de plusieurs autres de ses discours, particulièrement de celui où il parla avec éloquence sur les études littéraires, mais surtout de ceux sur l'abolition de la peine de mort & sur les enfants trouvés, où il défendit avec tant d'âme la position de ces infortunés. Pour cause d'économie on les échangeait entre les divers départements, il dit que c'était une *déportation de suspects au mailot*, & la suppression des tours eut en lui un invincible adversaire.

Il avait eu quinze ans de succès & d'une gloire nouvelle, lorsqu'il mit au jour l'*Histoire des Girondins*, livre singulier qui semble consacré à la glorification de la Montagne, & dans lequel Saint-Just & Robespierre sont tracés d'un pinceau plus flatteur que Vergniaud & Gensonné. Ses jugements sur Louis XVI & sur Marie-Antoinette étonnèrent par leur sévérité. Ce livre fut le prélude de la révolution de 1848 ; il tomba, à l'heure dite, comme une poignée de poudre sur un feu latent ; le feu éclata & consuma le trône constitutionnel élevé, dix-huit ans auparavant, sur les ruines de l'antique monarchie. Lamartine prit en main le gouvernail de ce navire désemparé ; il lutta avec une noble énergie, contre une portion du peuple de Paris qui voulait arborer le drapeau rouge de sinistre mémoire ; il s'efforça de bien faire, il eut le désir du grand & l'amour du bien, mais sa main était trop faible pour gouverner cette barque secouée par tant de tempêtes ; la dictature lui échappa, au mois de juin 1848 ; elle fut relevée par la main ferme d'un soldat, le général Cavaignac. Lamartine rentra dans la vie privée avec des illusions en ruine & une fortune anéantie. Les voyages, la vie politique, des prodigalités de poète, des libéralités de roi, des charités de saint avaient consumé absolument sa fortune patrimoniale, & il avait dû contracter des dettes nombreuses. Il

était vieux, brisé par les peines de la vie, accablé d'ennuis, & pourtant il trouva dans le sentiment de la justice & de l'honneur une énergie surhumaine; il travailla, il écrivit jusqu'à la fin, semblable en cela à Walter Scott, qu'il avait aimé & chanté, & qui travailla aussi jusqu'à la mort pour satisfaire à ses engagements. Ah! certes, ce labeur obstiné, ces peines, ces déchirements, auront compté devant Dieu autant que les plus beaux vers qui, vibrant sur cette lyre éloquente, aient loué magnifiquement le Créateur! L'homme n'est pas seulement créé pour aimer & pour prier, il est fait pour souffrir, hélas! & c'est dans le Styx qu'il se retrempe.

Il serait difficile d'énumérer les pages brillantes & charmantes tombées de cette plume qui travaillait pour vivre! *Le Cours de littérature, les Confidences, Graziella, Geneviève*, renferment des beautés suaves, des descriptions magiques, qu'en d'autres temps on eût portées aux nues, & qui n'ont pu qu'à peine émouvoir la dédaigneuse indifférence de nos contemporains. Pendant vingt ans, luttant contre la mauvaise fortune comme Camoëns contre les flots en furie, Lamartine a essayé, mais en vain, de reconquérir la foule: celle des salons oubliait les *Méditations*, & le peuple oubliait les *Girondins*, breuvage qui l'avait enivré pourtant. Il a peint lui-même les amertumes de son cœur, avec cette force mêlée de douceur qui était le propre de sa nature. Il écrivait en 1849:

« Toutes les fois que j'arrive à Saint-Point, ou toutes les fois que j'en pars pour une longue absence, je vais seul, à la chute du jour, dire à genoux un salut ou un adieu à ces chers hôtes de l'éternelle paix, sur ce seuil intermédiaire entre leur exil & leur félicité. Je colle mon front contre la pierre qui me sépare seule de leurs cendres, je m'entretiens à voix basse avec elles, je leur demande de nous envelopper, dans nos aridités, d'un rayon de leur amour, dans nos troubles d'un rayon de leur paix; dans nos obscurités, d'un rayon de leur vérité. J'y suis resté plus longtemps aujourd'hui & plus absorbé dans le passé & dans l'avenir qu'à aucun autre de mes retours ici. J'ai relu, pour ainsi dire, ma vie tout entière sur ce livre de pierre de trois sépulcres: enfance, jeunesse, aube de la pensée, années en fleurs, années en fruits, années en chaume ou en cendres, joies innocentes, piétés saintes, attachements naturels, études ardentes, passions naissantes, attachements sérieux, voyages, fautes, repentirs, bonheurs ensevelis, chaînes brisées, chaînes renouées de la vie, peines, efforts, talents, agitations, périls, combats, victoires, élévations & écroulements de l'âge mûr sur les grandes vagues de l'océan des révolutions... Puis, les refroidissements d'ardeur, les déchirements de destinée, les martyres d'esprit, les pertes de cœur, les dépouillements obligés des choses & des biens dans lesquels on s'était enraciné, les transplantations plus pénibles pour l'homme que pour l'arbre, les injustices, les ingra-

titudes, les persécutions, les lassitudes du corps & de l'âme, la mort enfin toujours à moitié de quelque chose.

» Tout cela a roulé en bruissant pendant je ne sais combien de temps dans ma tête, comme le torrent de ma vie qui serait redescendu tout à coup après une pluie d'orage de toutes les montagnes, & qui serait revenu prendre possession de son lit desséché. Le tombeau était pour moi comme la pierre de Moïse d'où coulaient toutes les eaux; j'ouvris mon cœur comme une écluse, & la prière en sortit à grands flots avec la douleur, la résignation, l'espérance, & mes larmes aussi coulaient, & quand je retirai mes mains de mes yeux, & que je les posai contre le seuil pour le bénir, elles firent une marque humide sur la pierre blanche... »

Quel contraste entre ces plaintes, si résignées qu'elles soient, & ces vers, écrits autrefois dans ce même Saint-Point, inondé alors de joie & de félicité :

D'où me vient, ô mon Dieu, cette paix qui m'inonde,  
D'où me vient cette foi dont mon cœur surabonde,  
A moi qui, tout à l'heure, incertain, agité,  
Et sur les flots du doute à tout vent ballotté,  
Cherchais le bien, le vrai, dans les rêves des sages,  
Et la paix dans les cœurs retentissants d'orages ?

.....  
Que faut-il, ô mon Dieu, pour nous rendre ta foi ?  
Un jour dans le silence écoulé devant toi,  
Regarder & sentir, & respirer, & vivre,  
Vivre, non de ce bruit dont l'orgueil nous enivre,  
Mais de ce pain du jour qui nourrit sobrement,  
De travail, de prière & de contentement (1)...

Une paix intime & réelle éclate dans ces vers, & en les comparant aux plaintes que la rigueur du sort arracha souvent au poète, on se souvient involontairement de ce qu'il écrivait jadis :

Ne pourrons-nous jamais, sur l'Océan des âges,  
Jeter l'ancre un seul jour ?...

Vingt ans s'écoulèrent ainsi pour monsieur de Lamartine, vingt années fécondes en déceptions & en malheurs. Il perdit la noble compagne de sa vie, celle qui avait fait honneur au temps heureux & consolé les jours malheureux, il lui survécut quelques années, entouré des soins pieux de sa nièce, madame Valentine de Cessiat, & après deux ans de langueur, il s'est éteint le 21 février 1869, à l'âge de 79 ans, consolé par la religion, dont il avait depuis longtemps invoqué les secours.

Sa dépouille mortelle a été ramenée à Saint-Point; il avait pensé à ce jour; il avait dit, en s'adressant à la cloche du village :

---

(1) Bénédiction de Dieu dans la solitude.

Moi, quand des laboureurs porteront dans ma bière  
Le peu qui doit rester ici de ma poussière,  
Après tant de soupirs que mon sein lance ailleurs,  
Quand des pleureurs gagés, froide & banale escorte,  
Déposeront mon corps endormi sous la porte  
Qui mène à des soleils meilleurs,

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,  
Des sanglots de l'airain, oh ! n'attriste personne,  
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon,  
Mais prends ta voix de fête & sonne sur ma tombe  
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe  
Au seuil libre d'une prison !

Ou chante un air semblable au cri de l'alouette  
Qui, s'élevant du chaume où la bise la fouette,  
Dresse à l'aube du jour son vol mélodieux,  
Et gazouille ces chants qui font taire d'envie  
Ses rivaux attachés aux ronces de la vie  
Et qui se perd au fond des cieux !

Du passé de celui qui fut voyageur, tribun,  
homme d'État, le poète surtout demeurera, & quand  
notre temps sera devenu de l'histoire, Alphonse  
de Lamartine prendra sa place parmi les figures  
nobles & tristes, au-dessous d'Homère & du Dante,  
à côté du Tasse & de Camoëns. M. B.

## BIBLIOGRAPHIE

### AGATHE

ou

#### LA PREMIÈRE COMMUNION

PAR M<sup>me</sup> M. BOURDON (1).

L'ÉPOQUE de la première communion étant très-proche, & ce nouvel & charmant ouvrage de madame Bourdon venant seulement de paraître, nous sommes forcément obligés de renoncer au plaisir de vous en parler longuement, si nous voulons vous donner celui de le lire & de le faire lire en temps opportun ; car il s'adresse aussi bien à vous, mes grandes demoiselles, qu'à vos chères petites communiantes, pour lesquelles il est une excellente lecture préparatoire.

Le sujet en est bien simple. Une orpheline, mademoiselle Christine de Meyran, que ses goûts poussaient vers le cloître, est rappelée dans le monde par un grand-père. Elle obéit & se voue, avec une entière abnégation, au service du vieux général ; elle tient sa maison, fait l'éducation reli-

gieuse & morale de sa jeune sœur Agathe, une enfant mutine & gâtée qu'elle parvient à rendre bonne comme elle-même, & tout en menant à bien cette double & difficile besogne, ramène à la foi de ses jeunes années son frère Ludovic, un adolescent philosophe, à peine sorti des bancs de l'école, mais déjà désabusé de tout.

Au reste, un chapitre d'*Agathe* vous donnera mieux que toutes mes appréciations une idée de cet attrayant ouvrage.

« Les vendanges étaient commencées, & la chaleur brûlante qui accablait les travailleurs sur les coteaux se faisait sentir jusque derrière les épaisses murailles du château de Douves. Christine, dans sa chambre, les persiennes fermées, travaillait & songeait, & parfois, comme des nuages au ciel, comme des gouttes de pluie descendant des nues, une ombre couvrait son front, des larmes coulaient sur ses joues ; elle regrettait & elle craignait ; car, dans cette vie nouvelle qu'on lui avait faite, rien ne se trouvait facile ; les obstacles se dressaient devant chaque tentative, & les impossibilités devant chaque espérance ; & pourtant, autour d'elle tout semblait riant & charmant, cadre d'or à un tableau triste : sa chambre avait un ameublement ancien mais gai de couleur & de forme ; tout le meuble, de bois verni, blanc, aux profils fuselés, était revêtu d'une charmante étoffe rayée vert & blanc ; de jolis paysages ornaient le dessus des portes ; un jeune portrait d'aïeule, en habit de bergère, décorait le trumeau de la cheminée ; les boiseries reproduisaient les trophées champêtres, les râtaux, les paniers, les houlettes, les flûtes, les fleurs, les colombes du temps de Galatée &

(1) Un volume, prix : Paris, 3 fr. ; par la poste, 3 fr. 25 c. Chez Putois-Cretté, libraire-éditeur, rue de l'Abbaye-Saint-Germain, 13.

d'Estelle; mais le caractère sérieux, les tendances austères de Christine se trahissaient çà et là, & l'âme dominant le corps, la croix, faisait oublier les bergerades; la sainte face, cette image d'amour & de deuil, cachait les lacs d'amour & les roseaux de Pan. Les insignes du travail contribuaient à donner à cette chambre un aspect plus sévère. Le secrétaire de bois de rose portait les registres du ménage, des devoirs d'enfant à moitié faits & des livres destinés à l'instruction; une grande corbeille pleine de linge était aux pieds de Christine; ses aiguilles, ses navettes, ses ouvrages commencés, les uns grossiers & destinés aux pauvres, les autres splendides & destinés aux autels, remplissaient un coffret; ses livres de prédilection étaient à portée de sa main, & l'on pouvait deviner ses goûts & ses occupations en voyant réunis autour d'elle ce qui invite à la prière & ce qui sert au travail. C'était une cellule que cette chambre si élégante, mais celle qui l'habitait n'y apportait pas la paix du cloître, ni ce dégageant absolu qui suit l'entier sacrifice.

« Elle venait de déposer son aiguille, afin de lire un verset de *l'Imitation*, comme un voyageur qui, en passant, trempe ses lèvres à l'eau pure d'une source, quand on frappa à sa porte, & son frère Ludovic entra, & après lui avoir demandé : « Je ne te dérange pas, Christine? il vint s'asseoir auprès d'elle. Elle le regarda avec un bon sourire, & lui dit amicalement :

— Quelle nouvelle?

— Aucune. Toujours la même chose, je m'ennuie à mourir! »

L'adolescent qui proférait cette triste parole portait sur le front une humeur morose qui s'accordait avec la langueur de son attitude, la pâleur maladive de son visage. Son sourire moqueur & désabusé n'était pas de son âge. Sa sœur le regarda avec une tendre compassion.

« Tu t'ennuies, dit-elle, que faire à cela?

— Rien; on ne veut pas que je chasse, on ne veut pas que je voyage, on ne veut pas, pour ma santé, que je prenne ma part des plaisirs de mon âge, & l'on ne voit pas que je meurs à petit feu dans ce maussade castel. Notre grand-père, lui, s'amuse à sa manière... Il court les bois & les champs; toi, tu vis contente avec ton aiguille & tes livres; Agathe ne demande rien à l'immense univers, pourvu qu'elle puisse grapiller des raisins & jouer de mauvais tours aux domestiques, mais moi!...

— Eh bien! Ludovic, le castel, comme tu l'appelles, a une superbe bibliothèque, & toi, un premier prix au concours, toi qui aimes la lecture?...

Ludovic l'interrompit par un grand éclat de rire :

« Sais-tu seulement, dit-il, par qui cette bibliothèque a été créée?

— Par un de nos oncles, je crois.

— Oui, un abbé, qui devint plus tard moine à l'abbaye d'Hérival.

— Et qu'est-ce que cela fait aux livres qu'il a réunis?

— Cela fait tout, ma pauvre Christine. — Qu'est-ce que cette bibliothèque, si ce n'est le ramassis de vieux préjugés, l'histoire écrite à la façon du moyen âge, la science avant l'expérimentation, & la philosophie se réunissant à la théologie? Que veux-tu que je fasse de ces vieux bouquins, des grandes chroniques des œuvres bénédictines, des spectacles de la nature, des sermonaires ou des histoires ecclésiastiques? Au lycée, vois-tu? ma sœur, on nous apprend la vérité sur toutes choses, la philosophie de l'histoire, la philosophie des sciences, & la philosophie de la religion, & ces livres caducs du temps passé nous font rire. »

Christine, elle, sourit tristement & lui dit :

— Tu en es donc là, mon pauvre Ludovic?

— Qu'est-ce que tu appelles en être là? Est-ce ne pas ajouter foi au *credo*? Eh bien! oui, j'en suis là, grand-père aussi en est là, & tous les hommes en sont là!

— Pas tous, j'espère, répondit-elle, notre père était un vrai chrétien. »

Le jeune homme secoua la tête d'un air incrédule; mais Christine, ne voulant pas entamer une de ces discussions qui si rarement persuadent, se leva & alla s'accouder à la fenêtre, en regardant derrière les lames de la persienne ce qui se passait au jardin.

Le soleil inondait de lumière les longues allées bordées de verveines & de marguerites, & l'ombre des feuillages dentelés palpitait sous une légère brise d'est qui apportait avec elle des aromes enlevés aux forêts de pins des Vosges; à genoux sur la terre brune du parterre, une petite fille, pauvrement vêtue, sarclait soigneusement les mauvaises herbes; de temps en temps, elle s'interrompait, essuyait son front baigné de sueur & rejetait en arrière les mèches humides de ses cheveux bruns. Christine regardait avec un sentiment de pitié cette pauvre petite, qu'elle voyait souvent, & qui, employée par le jardinier, gagnait le pain de sa mère, veuve.

En la voyant si mal vêtue, exposée aux morsures du soleil, elle songeait à lui chercher quelques vêtements & à lui arranger une coiffure qui la préservât quelque peu; elle la suivait des yeux avec intérêt. Nicolette s'était levée &, cherchant l'ombre d'une touffe de noisetier, elle s'assit, tira d'un bissac de toile un morceau de pain noir & se mit à goûter.

« Pouah! triste régal, dit Ludovic qui avait rejoint sa sœur & regardait comme elle. Agathe est mieux partagée. »

Il montrait de la main Agathe, qui, assise sur un banc de la terrasse, mangeait de bonne grâce & de grand appétit un gâteau doré, en picotant les raisins ambrés suspendus au-dessus de sa tête.

« Elle fait une cure de raisins, ma parole! dit l'écolier en voyant disparaître les grappes, & Nicolette qui la regarde! »

Nicolette regardait en effet d'un œil d'envie les fruits dorés qui aiguisaient encore sa soif. Agathe ne paraissait pas s'en apercevoir; elle continuait sa vendange, & l'idée de cueillir une grappe, une seule pour l'enfant pauvre & fatiguée, ne lui venait pas. Christine regardait toujours.

« Qu'as-tu donc! lui dit enfin Ludovic, tu pleures? tu as du chagrin? »

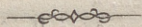
— Oui, dit-elle.

— A cause de qui?

— De toi, répondit-elle en le regardant, de toi qui n'as pas de foi, d'elle qui n'a pas de cœur! »

Dois-je ajouter quelque commentaire à ces lignes fraîches et émues? je ne le crois pas; j'aime mieux, mesdemoiselles, vous laisser sous le charme pénétrant qui s'en dégage.... En attendant que vous alliez chercher dans la lecture complète de ce bon livre des forces nouvelles ou des consolations pour les petites épreuves dont votre vie de *grandes sœurs* est peut-être aussi semée.

E. D. VILLEBLANCHE.



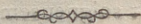
LA

## MARQUISE SATIN VERT

ET SA

### FEMME DE CHAMBRE ROSETTE

PAR M<sup>me</sup> LA BARONNE MARTINEAU DES CHESNEZ (1)



Je crois que le bon La Fontaine en disant :

Si Peau-d'Ane m'était conté,  
J'y prendrais un plaisir extrême,

ne faisait qu'interpréter le sentiment de beaucoup de gens arrivés à l'âge mûr, & qui, en dépit des cheveux grisonnants, ont conservé pour les contes d'enfants une tendre faiblesse. La simplicité du récit attache, la naïveté des conversations ravit, la candeur des impressions devient contagieuse; mais pour cela il faut que le livre soit fait de main

(1) Paris, chez Blériot, 55, quai des Augustins. — Un joli volume, prix : Paris, 2 fr. 50.; par la poste, 2 f. 75.

de maître, & certes, il n'est pas donné à tous d'écrire pour les petits!

Nous venons de ressentir une de ces vives & charmantes impressions, & nous en faisons part à nos lectrices (non aux jeunes filles, elles sont trop âgées déjà!), mais aux mères de famille, afin qu'elles aient le même plaisir, le même rire, les mêmes larmes que nous. — *La Marquise Satin-Vert*, œuvre d'une femme d'esprit & de cœur, aura, je l'espère, un grand succès dans le monde des mères & des enfants, & j'ajoute, dans le monde des jeunes ouvriers, si une main obligeante voulait répandre ce joli volume. Comment ne pas s'intéresser à Jean-Paul, & à ses deux souris blanches, si bien habillées & si savantes? comment ne pas le suivre dans ses voyages, à Bordeaux, où un méchant enfant lui vole sa recette; à Paris, où il arrive, si abandonné, & où il trouve, grâce à son aimable caractère, de si fidèles amis? Comment ne pas trembler, quand une averse abîme la toiture de la marquise & teint en vert son museau de neige? comment ne pas frémir quand un perfide chat guette les deux étoiles du pauvre petit *impresario*? comment ne pas aimer Madeleine & ses parents, & comment ne pas pleurer avec elle, quand Jean-Paul, devenu grand, l'abandonne d'une manière si mystérieuse? Mais tout finit bien; je n'en veux pour preuve que ce tableau final, si délicatement touché par l'auteur.

« On raconte qu'un jour, bien des années après, Madeleine était tout en blanc, & Jean-Paul vêtu de ses plus beaux habits. Tous deux, se donnant le bras, entraient dans l'église d'Escaladios. Jean-Paul se pencha vers Madeleine : — Dis donc, ma douce Madeleine, est-ce que nous allons faire notre première communion? — Ah! mon Jean-Paul, nous allons, comme alors, promettre à Dieu de l'aimer & de lui obéir tous les jours de notre vie. Te souviens-tu? nous étions à genoux l'un à côté de l'autre sur les marches de l'autel; j'ai promis à Dieu de l'aimer & de l'aider à l'aimer, si je pouvais. — Et moi de même, dit lentement Jean-Paul. — Promettons encore! dirent-ils tous deux à voix basse, les yeux fixés sur l'autel. »

Tout le livre est écrit avec ce même cœur; un ton parfait y règne, ce qui n'a jamais rien gâté; enfin, je l'ai trouvé si bon & si joli, que, marchant sur les brisées de l'aimable personne qui rédige *la Poupée modèle*, j'ai voulu le recommander, car bien que son titre l'indique spécialement aux enfants, il me paraît convenir à tous : la grâce, la piété, l'esprit ont du charme pour tout le monde.

M. B.





# ABEILLES ET BOURDONS

OPÉRETTE EN UN ACTE

## PERSONNAGES

M<sup>me</sup> EMMA DE FLAVIGNY, 20 ans.  
M<sup>me</sup> BERTHE DES ROSAIES, sa cousine, idem.  
M. GUÉRIN, leur oncle, narquois, mais bonhomme.  
MARGUERITE, petite voisine, 8 ans.

La scène se passe dans une sous-préfecture.

Le théâtre représente un salon au rez-de-chaussée avec portes latérales & fenêtres donnant sur un jardin où l'on aperçoit un pavillon.

## SCÈNE PREMIÈRE

EMMA, *entrant*. (Toilette de ville.)

Personne! Madame des Rosaies n'a pas encore quitté sa chambre, je parie! Grand Dieu! quelle mollesse! comment se préoccuper aussi peu de ce qui se passe?

Bien que cousines germaines, nous ne nous ressemblons guère! moi, hier à minuit en m'endormant, & ce matin à neuf heures en m'éveillant, j'ai conçu, déjà, plus de vingt projets, les uns meilleurs que les autres, pour venir en aide à ces pauvres incendiés du faubourg. Hélas! meubles & vêtements, ils ont tout perdu! je ne les ai pas vus, mais je me les représente; c'est navrant! aussi, je me sens capable de remuer le monde, pour faire de leur misère une prospérité & de leurs souffrances du bonheur!

AIR.

D'abord, j'arrange un bal;  
Je le veux brillant & féérique!  
Je suis bien à cheval;  
J'organise une course hippique.  
Le gain est un attrait;  
Nous aurons une loterie,  
A laquelle on pourrait  
Joindre concert & comédie!  
Ah! quel plaisir & qu'il est doux  
A faire le bien de passer sa vie!  
Moi, je me sens l'âme ravie!

Je vois ces malheureux embrasser mes genoux!

Pour vous, je ferai plus encore,  
Mes bons amis, comptez sur moi;  
Car la charité me dévore,  
Mon cœur de vous servir fait sa suprême loi!  
Vraiment, c'est un plaisir bien doux  
A faire le bien de passer sa vie!  
Déjà, je vois, l'âme ravie,  
Tous ces infortunés embrasser mes genoux!

Bal, course, concert, tout cela, frais déduits, leur rapportera bien... (*Après réflexion, et riant.*) Je ne saurais dire ce que cela leur rapportera, attendu que de ma vie je n'ai pu compter de tête, & encore moins sans table de multiplication; enfin, certainement, cela leur rapportera quelque bonne grosse somme, avec laquelle ils remplaceront & au delà tout ce que le feu leur a fait perdre. (*S'asseyant.*) Voyons, c'est aujourd'hui lundi, la course pourra avoir lieu mercredi, & le bal samedi; quant à la loterie, nous la placerons à la fin de la matinée musicale, que nous pourrons organiser pour vendredi. — (*Debout.*) Vendredi, c'est cela! je vais m'occuper des artistes amateurs; nous aurons la petite baronne pour la chanson naïve; je la verrai ce matin; Monsieur Georges pour la romance; je lui écrirai après déjeuner; mademoiselle Léonie pour le piano; plus, la société philharmonique; quant au grand air, je suis là!... Pourvu que la fatigue ne m'empêche pas de chanter! c'est qu'il y en a des courses & des démarches à faire! (*Se laissant tomber sur un siège.*) J'en suis déjà toute brisée! Ah! monsieur de Flavigny a bien raison, je ne me ménage point assez! (*On entend chanter au dehors.*)

EMMA, *debout*. Qu'est-ce que cela? On dirait que cela vient du petit pavillon ici près. Oui! — (*Elle écoute.*)

CHŒUR, *en dehors*.

JEUNES FILLES.

Courez, mon aiguille,  
Aiguille gentille,  
Et sans vous lasser!  
Sous le doigt agile,  
Devenez habile,  
Il faut se presser!

I

Pour les modestes ouvrières  
Vous êtes un petit trésor!  
De travailler nous sommes fières;  
Donner sa peine est mieux que de donner son or!

II

Vous courûtes dans la dentelle ;  
Mais tout travail est un honneur.  
Aujourd'hui, votre tâche est belle,  
Il s'agit de courir pour aider au malheur !  
Courez, mon aiguille, etc.

SCÈNE II

EMMA, MARGUERITE, dans le jardin.

EMMA, *appelant*. Marguerite ! Marguerite ! par ici !

MARGUERITE, *montrant sa tête à la fenêtre*. Ah ! mais, je n'ai pas le temps ; nous manquons de fil à bâtir. Tiens, c'est madame de Flavigny ! Je croyais que c'était Nini qui m'appelait pour jouer.

EMMA. Entre, ma petite Marguerite.

MARGUERITE, *entrant*. Vous ne me garderez pas longtemps, n'est-ce pas, madame ? Nous manquons de fil à bâtir, & j'en allais demander à Virginie.

EMMA. Que me parles-tu de fil à bâtir ? pourquoi du fil à bâtir ? pour faire des bouquets ?

MARGUERITE, *naïve importance*. Oh ! non ! nous n'avons guère le temps de faire des bouquets, nous autres !

EMMA. Bah ! le trousseau de Chiffonnette, alors ?

MARGUERITE. Mieux que cela ! nous faisons des chemises & des robes pour de bon ; nous y avons travaillé jusqu'à dix heures du soir, hier, & nous y étions, ce matin, à six heures ; nous avons presque vu le soleil se lever ! c'est pour les incendiés, & madame Berthe a bien voulu de moi, parce que je fais très-bien les ourlets !

SCÈNE III

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE, *entrant sur ce qui précède*. Les ourlets, peut-être, mais les commissions, c'est autre chose ! Bonjour, ma chère Emma ! Tenez, petite Marguerite, portez cette pelote à ces demoiselles ; vite ! vite ! je vous suis.

SCÈNE IV

BERTHE, EMMA.

BERTHE. Car, tu m'excuseras, ma chère Emma, n'est-il pas vrai ? ou, plutôt, tu vas être des nôtres & nous prêter le concours de tes talents.

EMMA. Ah ! vous travaillez pour les incendiés ?

BERTHE. Ce sera peu de chose ; nous n'avancions pas aussi vite que nous le voudrions ; heureusement que nous avons acheté du tout fait neuf pour les parents, & que nous n'avons plus à nous occuper que des enfants ; le pire est que nous ne roulons pas sur l'or & qu'il en faudrait beaucoup.

EMMA. Ces malheureux, depuis hier, ils sont ma pensée incessante !

BERTHE. Vraiment ? ah ! c'est très-bien !

EMMA. Leur détresse m'a même inspiré une très-bonne idée !

BERTHE. Une quête, peut-être ? en effet c'est une bonne idée !

EMMA. Non ! la quête, je n'y avais pas pensé ; mon idée est autre chose ; elle est complexe ; il s'agit de course, de bal & de concert ; mais tout cela n'empêche pas la quête.

BERTHE. Commençons-la tout de suite, veux-tu, cousine ?

EMMA. J'allais te le proposer. Je prends la sous-préfecture, le notaire, l'avoué, le banquier, & te laisse le reste.

BERTHE. Et l'oncle Guérin ?

EMMA, *riant*. L'oncle Guérin ! Demander quelque chose à l'oncle Guérin ! quand je l'aperçois dans la rue, je ne manque jamais d'ouvrir mon portemonnaie, le prenant de loin pour un pauvre.

BERTHE. Tu me le laisses donc ?

EMMA. Sa maison est une Bastille, tu n'y pénétreras point !

BERTHE. On peut essayer.

EMMA. Efforts superflus !

BERTHE. Qui sait ?

EMMA. Ce n'est pas l'embarras, l'aventure est séduisante ; amener l'oncle Guérin à se séparer de quelques-unes de ses chères pièces d'or, on en parlerait dans Landernau !

BERTHE, *riant*. De sorte que ?...

EMMA. Je m'adjudge aussi l'oncle Guérin !

BERTHE. Fort bien ! mais convenons d'une chose.

EMMA. Parle !

BERTHE. Si tu échoues, je me présente.

EMMA. Si j'échoue ? Pauvre enfant !... Enfin, si j'échoue, tu te présenteras !

SCÈNE V

LES MÊMES, M. GUÉRIN. *Mise aussi propre que modeste.*

M. GUÉRIN, *à la cantonade*. Merci ! ce n'est pas la peine ; je m'annoncerai bien moi-même. (*Descendant la scène et souriant.*) L'oncle Guérin.

EMMA. Voici qui est bien extraordinaire !

M. GUÉRIN. Quoi donc ? ma personne ou mon entrée ?

BERTHE, *avançant un siège*. C'est que, mon cher oncle, à la minute même, votre nom était sur nos lèvres.

M. GUÉRIN. Déposez-le sur mes joues.

BERTHE, *l'embrassant*. Avec plaisir !

EMMA, *l'embrassant*. Deux fois plutôt qu'une !

M. GUÉRIN. Ma promenade quotidienne m'ayant amené par ici, je n'ai pas voulu passer devant votre maison sans entrer, ma chère Berthe. Par exemple, je ne comptais guère y rencontrer Emma.

EMMA. Le fait est que je ne suis pas si matinale que cela d'habitude. Le terrible événement d'hier...

— (A part à Berthe.) Je commence l'attaque. — (Haut.) Cet épouvantable incendie, vous n'êtes pas sans en avoir entendu parler, mon oncle ?

M. GUÉRIN. L'incendie du faubourg ? Oui ! oui ! Il a fait éclater toutes les vitres de ma façade nord-ouest, & comme mes vitres n'étaient pas assurées, j'en serai pour 37 francs 75 centimes. Je viens d'en faire le compte.

EMMA, à part. Aïe ! — (Haut.) — C'est un malheur que nous ignorions & dont nous nous affligeons sincèrement, d'autant plus...

### SCÈNE VI

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE. Madame Berthe, on vous demande à l'atelier.

BERTHE, à M. Guérin. C'est le pavillon que nous appelons comme cela ; vous permettez ?

M. GUÉRIN. Comment donc !

### SCÈNE VII

EMMA, M. GUÉRIN, assis.

EMMA. C'est pour ces pauvres incendiés que l'on travaille chez Berthe, mon oncle ; ces pauvres incendiés, sans asile, sans vêtement & sans pain ! Est-il une situation plus horrible ?

M. GUÉRIN, tranquille. Je ne crois pas !

EMMA. Il y aura cette semaine dans notre petite ville une course, un concert & un bal à leur profit ; c'est votre nièce & servante qui va organiser tout cela.

M. GUÉRIN. Ah ! ah !

EMMA. Je ne crois pas que personne refuse son concours à une pareille œuvre.

M. GUÉRIN. On courra, on chantera & l'on dansera, j'en suis bien assuré, ma nièce.

EMMA. Votre conviction me fait du bien ; mais ce n'est pas tout !

M. GUÉRIN. Comment, il y aura encore autre chose ?

EMMA. Quand vous êtes arrivé, j'allais commencer une quête à domicile.

M. GUÉRIN. Bonne idée !

EMMA. Votre maison devait être la première où j'aurais été frapper.

M. GUÉRIN. Cela aurait été inutile ; il n'y a personne.

EMMA. Je suis donc doublement heureuse que nous nous soyons rencontrés ici.

M. GUÉRIN. Cela économise une démarche.

EMMA, continuant. Car vous me permettrez de faire ici, pour mes protégés, appel à votre cœur généreux, à votre philanthropie bien connue !

M. GUÉRIN. Est-elle si connue que cela, ma philanthropie ? Je ne le croyais pas.

EMMA. Oui ! oui ! mon oncle ! Et vous ne vous démentirez pas ! & vous allez donner au monde

entier qui nous regarde l'exemple & l'impulsion !  
M. GUÉRIN. Quoi ! le monde entier me regarde ? c'est un peu gênant !

EMMA. Aussi, votre nom figurera en tête de la liste des hommes bienfaisants de notre petite ville !

M. GUÉRIN. Avec mon titre d'ex-filateur, n'est-ce pas ? on mettra : M. Guérin, ex-filateur ?

EMMA. Oui, mon oncle ! Monsieur Guérin, ex-filateur, pour les incendiés du 8 mars : tant !

M. GUÉRIN, debout & après avoir fait le simulacre de porter la main à sa poche. Si je leur faisais cadeau des 37 francs 75 centimes que vont me coûter mes vitres ?

EMMA, soubresaut. Plaît-il, mon oncle ?

M. GUÉRIN. Je pense que j'aurais le droit de réclamer cette somme à la recette du bal, de la course ou du concert, mais je vois que vous allez prendre tant de peine à l'intention de ces pauvres gens, que votre esprit de dévouement & de charité me gagne ; aussi, je ne m'en dédis pas ; je leur fais cadeau des 37 francs 75 centimes dont leur incendie va m'occasionner la dépense. Inscrivez : Monsieur Guérin, ex-filateur, 37 francs 75 centimes. (Emma semble atterrée ; monsieur Guérin n'a pas l'air de s'en apercevoir.)

### SCÈNE VIII

LES MÊMES, BERTHE, travaillant à un bonnet d'enfant.

BERTHE. Je vous demande mille pardons, mon oncle !

EMMA, à part, à Berthe. C'est une horreur !

BERTHE, à part, à Emma. Tu as échoué ?

EMMA, à elle-même.

Mais quoi ! céder ainsi la place ?  
Jamais ! (A M. Guérin.) Vous m'avez fait la grâce,  
Tout à l'heure, de plaisanter ;  
Maintenant, daignez m'écouter !  
Si l'on possède la richesse,  
C'est pour aider à la détresse ;  
Les infortunés ont toujours  
Des droits sacrés à nos secours !

M. GUÉRIN, regardant en dessous les deux cousines.

Le bourdon bourdonne, bourdonne !  
L'abeille moissonne, moissonne !

EMMA, avec emphase.

Voyez dans les cieux le soleil  
Prodiguer son éclat vermeil !

M. GUÉRIN.

Le bourdon bourdonne, bourdonne !  
L'abeille moissonne, moissonne !

EMMA.

Et partout le fleuve agité  
Répandre la fertilité !

M. GUÉRIN.

Le bourdon bourdonne, bourdonne !  
L'abeille moissonne, moissonne !

EMMA, à part, à Berthe.

Cet homme est cent fois pis qu'un roc!  
Il n'est pas de choc  
Qui puisse en tirer d'étincelle;  
Et son horrible ritournelle  
M'agace et me met en fureur.  
De l'attendrir je décline l'honneur !

ENSEMBLE.

EMMA.

Refuser de m'entendre !  
De votre cœur si tendre  
Je reconnais l'effort !  
Ma naïve éloquence  
Avait bien droit, je pense,  
D'attendre un meilleur sort !

M. GUÉRIN.

Refuser de l'entendre,  
Et de son cœur si tendre  
Railler le vain effort ?  
C'est cruel, & je pense  
Qu'à sa vive éloquence  
Ceci fera grand tort !

BERTHE.

Il ne veut pas l'entendre !  
A quoi dois-je m'attendre !  
Feraï-je un vain effort ?  
Lorsqu'à son éloquence  
Il reste sourd; je pense  
Avoir un pareil sort !

(Emma, furieuse, se retire sur la dernière mesure.)

### SCÈNE IX

M. GUÉRIN, BERTHE, elle a déposé son travail sur une table.

ROMANCE.

BERTHE.

I

Si je l'osais, à mon tour je viendrais,  
La voix tremblante & le cœur plein d'alarmes,  
Vous demander de vous rendre à nos larmes,  
Si je l'osais !

II

Vous vous taisez; hélas! comment oser,  
Même à genoux, vous supplier encore?  
Persuader est un art que j'ignore!  
Comment oser ?

M. GUÉRIN, lui faisant un petit signe amical en s'en allant. La petite abeille moissonne!

BERTHE. Quoi! vous vous retirez ainsi?

M. GUÉRIN, dans la coulisse. La petite abeille moissonne.

### SCÈNE X

BERTHE, seule.

Parti! il est parti! Ne pas vouloir accueillir nos prières, lui si riche! car il est riche, l'oncle Guérin; ses habits râpés n'y font rien. Ah! il faut que je m'y sois bien mal prise! (Assise et faisant le dernier point au petit bonnet.) Pauvres gens!

### SCÈNE XI

BERTHE assise, MARGUERITE.

MARGUERITE. Les paquets sont faits & Virginie est prête à partir; on n'attend plus que le petit bonnet.

BERTHE. Va le lui porter, mignonne; il est fini.

MARGUERITE, le bonnet à la main.

COUPLETS.

I

Oh! le joli petit bonnet!  
Qu'il est mignon! qu'il est coquet!  
Si je n'étais trop occupée,  
J'en ferais un pour ma poupée,  
Mais les pauvres petits enfants  
Preennent désormais tout mon temps!

II

Chiffonnette a de beaux yeux bleus,  
De petits pieds, de vrais cheveux;  
Ce bonnet quand elle sommeille,  
Irait sûrement à merveille...  
Ah! n'importe! aux petits enfants  
Toute mon adresse & mon temps!

N'est-ce pas, madame Berthe? D'ailleurs, quand on fait très-bien les ourlets!...

BERTHE. On en peut faire aussi pour sa poupée, ma mignonne; il y a temps pour tout, & la preuve, c'est que je te promets pour Chiffonnette un bonnet tout pareil à celui-ci.

MARGUERITE, s'éloignant en sautant. Vrai? quel bonheur!

### SCÈNE XII

BERTHE, EMMA, entrant du côté opposé à celui par où est sortie Marguerite.

EMMA. Miracle! miracle, ma chère!

BERTHE, debout. La quête a réussi?

EMMA. Je ne l'ai pas commencée.

BERTHE. Tes autres projets?...

EMMA. N'ont pas cessé d'être d'excellents projets; seulement, des huit chevaux que l'on aurait pu réunir pour la course, deux sont fourbus, un troisième a pris froid, quatre desservent l'omnibus du chemin de fer, & le huitième est mort ce matin.

BERTHE, riant. Et le bal?

EMMA. Il a excité un enthousiasme général; le malheur est qu'il faut des toilettes de printemps, & que les maris s'y refusent.

BERTHE. Reste le concert.

EMMA. Et il pourra être charmant... si je fais comprendre à la baronne qu'elle ne doit point se lancer dans les roulades, & si j'arrive à aplanir quelques autres difficultés de cette espèce; mais ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Tu connais la maison contiguë à celle de l'horrible oncle Guérin, & dont le propriétaire est mort il y a six mois? Eh bien! cette maison a été ouverte, aérée, nettoyée, meublée des choses essentielles, le tout en quelques heures & par l'ordre de je ne sais qui, & les incendiés y semblent à leur aise comme s'ils y étaient installés depuis des siècles.

BERTHE. Ah! Dieu soit béni! & béni aussi celui qui a été aussi généreusement inspiré!

### SCÈNE XIII

LES MÊMES, M. GUÉRIN, tenant Marguerite par la main.

M. GUÉRIN, à Berthe. Ma nièce, voici une petite fille qui ne veut pas absolument me permettre de faire déposer quelques pièces de calicot dans ce que vous appelez l'atelier.

MARGUERITE. N'est-ce pas, madame Berthe, qu'il n'y a que ceux qui travaillent qui ont le droit d'y pénétrer? (A monsieur Guérin.) Si vous saviez faire des ourlets!...

BERTHE. Comment, cher oncle, vous avez la bonté?... C'est pour nos incendiés, sans doute?

M. GUÉRIN. Ce sera pour qui vous voudrez; cela n'est pas mon affaire, mais la vôtre. Quant aux incendiés, d'après les paquets que j'ai vus arriver chez eux, tout à l'heure, & qui ont été reçus avec des larmes de reconnaissance, je crois que, pour le moment, ils n'ont pas besoin de grand'chose.

BERTHE. Vous avez vu ces pauvres gens? Vous avez été dans leur nouvelle demeure?

M. GUÉRIN. Et l'on m'a même forcé d'admirer certain petit bonnet...

BERTHE, l'interrompant. Alors, vous savez?

M. GUÉRIN. Rien du tout!

BERTHE, avec élan. Mon oncle, c'est vous qui leur avez ouvert cette maison; c'est grâce à vous qu'ils ont un abri; cette maison, vous l'avez achetée & vous la leur avez donnée!

M. GUÉRIN. Ta, ta, ta! ta, ta, ta!

BERTHE. Ah! je comprends vos habits râpés maintenant, cher & bon oncle!

EMMA. Et tout cela si simplement fait, si paisiblement accompli!

M. GUÉRIN. C'est sans en jaser aux alouettes que l'abeille écrème les fleurs & fait son miel! — Vous savez bien cela, vous, ma chère Berthe!

EMMA, triste & confuse. Tandis que le bourdon...

M. GUÉRIN, lui prenant les mains. Laissons le bourdon à ses inutiles bourdonnements, & n'y pensons plus!

### FINALE.

Faire le bien  
A chacun est facile;  
Le difficile  
Est de le faire bien!  
Quand le malheur  
Frappe au seuil de ton frère,  
Lorsque son cœur  
Fléchit sous la misère;  
Pour que sans honte il reçoive ton or,  
De ton amour ouvre-lui le trésor!  
Par ce moyen  
Simple & peu difficile,  
Il est facile  
De bien faire le bien!

M<sup>me</sup> ADAM-BOISGONTIER.

## L'ONCLE HÉGÉSIPPE

(SUITE ET FIN)

J'AVAIS réalisé quelques économies, mais bien faibles encore, quand le hasard me vint en aide.

Je reçus la visite d'un camarade de régiment; nous causâmes du passé, évoquant les souvenirs de la vie militaire.

« Tu te rappelles le colonel Morier, me dit-il brusquement.

— Parfaitement.

— Tu ne sais pas ce qu'il est devenu?

— Je l'ignore. »

Il me regardait fixement, comme s'il attachait de l'importance à ma réponse.

« Je puis te donner de ses nouvelles, reprit-il. Il fut fait prisonnier à la fin de la bataille de Leipsick ; rendu à la liberté après la guerre, il est mort de ses blessures à l'hôpital de Strasbourg.

— Ah ! le colonel Morier est mort, répondis-je tout rêveur, c'est fâcheux, c'était un brave homme.

— J'étais à l'hôpital en même temps que lui, je l'ai vu peu de temps avant sa fin, il m'a dit : « Si tu vois Hégésippe, annonce-lui ma mort & rappelle-lui que tout lui appartient. » Je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire, & toi ?

— Peut-être. »

Nous restâmes quelques instants sans échanger une parole, mon camarade rompit le premier le silence :

« Ce qu'il y a d'étonnant, reprit-il, c'est qu'on n'a trouvé aucune valeur aux mains du colonel, & cependant il était riche ; tu dois te rappeler cette ville que l'armée française avait livrée au pillage ; il arracha un seigneur allemand à des soldats ivres qui l'avaient déjà à moitié tué ; on prétendit alors que celui-ci avait, avant d'expirer, légué des sommes considérables au colonel, t'en souviens-tu ?

— Je m'en rappelle, en effet, tous ces détails.

— Et tu ne sais rien de plus ?

— C'est mon affaire.

— C'est juste, mais tu ferais peut-être mieux de parler, nous y trouverions tous les deux notre compte. »

Il chercha à obtenir de moi des explications, je restai impénétrable, & nous nous quittâmes peu satisfaits l'un de l'autre.

Voici le fait dont il voulait m'arracher le secret :

Nous étions à la veille de la bataille de Leipsick, qui s'annonçait sous les plus tristes auspices, puisque nous allions avoir les forces de l'Europe presque entière sur les bras. Le colonel Morier, auquel j'avais eu le bonheur de sauver la vie quelques jours auparavant, me prit à l'écart :

« J'ai de sombres pressentiments, me dit-il ; demain beaucoup d'entre nous manqueront à l'appel, & je serai peut-être du nombre. Si je meurs, je ne veux pas que nos ennemis profitent de ce que je possède, veux-tu m'aider à le cacher quelque part ? Dans le cas où l'événement ne justifierait pas mes prévisions, je le retrouverai ; si je succombe, ce sera pour toi. »

Je voulus combattre ces tristes pressentiments, mais j'ai remarqué que ceux qui à tort ou à raison les éprouvent la veille d'une bataille ne se laissent jamais convaincre. Il me conduisit à sa tente où il prit une lourde cassette chargée d'or, de papiers & de bijoux, puis nous descendîmes le cours de l'Elster. La nuit était épaisse, les feux du bivouac brillaient de distance en distance, les voix des sentinelles se répondaient de temps à autre.

Au moment où nous atteignions le point extrême des lignes françaises, il fallut nous faire reconnaître par une sentinelle avancée qui, après

une première sommation, menaçait de faire feu sur nous ; c'était précisément le camarade qui venait de causer avec moi & qui avait conservé le souvenir de cette marche mystérieuse dans les ténèbres.

Nous atteignîmes un endroit où la rive de l'Elster était escarpée, les bords rocailleux, un massif d'aulnes rabougris penchait ses branches dans les eaux noirâtres de la rivière. C'est là que je creusai un trou que je dissimulai ensuite soigneusement après y avoir enfoui le trésor du colonel.

Depuis, cet incident était sorti de ma mémoire, & je n'avais pas cherché à savoir si le colonel était encore au nombre des vivants. Maintenant je regardais comme une bonne fortune providentielle cet héritage dont j'étais le légitime possesseur & que j'allais pouvoir partager avec Victoire.

Je lui fis part d'un voyage que j'allais entreprendre, en lui laissant entrevoir de brillantes espérances ; mais dans la crainte d'une déception nouvelle, je ne précisai rien. Elle m'écoutait avec un sourire incrédule. Sa cousine, la femme du chef d'escadron Ducros, passa alors devant la fenêtre somptueusement vêtue. Un nuage d'amère tristesse se répandit sur les traits de ma fiancée.

« Patience, pensai-je en moi-même, le moment n'est pas loin où la vue des dames les plus riches de la ville ne provoquera chez elle aucune comparaison pénible. »

Un voyage en Allemagne n'était pas alors sans péril. L'acharnement que dans la récente campagne de 1815 les ennemis des deux pays avaient déployé, témoignait de la haine violente qu'ils éprouvaient les uns contre les autres. Les rancunes provoquées par nos excès étaient encore vivantes parmi les Allemands ; c'était en outre l'époque où le Tugend-Bund & les autres sociétés secrètes mettaient en péril le pouvoir de tous les souverains de la Confédération germanique ; la police était en éveil, un inconnu était suspect & exposé à beaucoup d'avanies.

Pour ne pas perdre de temps & pour éviter d'appeler l'attention sur moi, je ne pris pas de passeport ; j'eus à le regretter. Dès le début de mon voyage, je compris que j'échapperais avec peine aux soupçons, & qu'il me serait bien difficile d'atteindre le but sans encombres. J'étais familiarisé, il est vrai, avec la langue allemande, mais pas assez pour ne pas me trahir par ma prononciation auprès des oreilles indigènes.

Je m'avançai donc avec un luxe de précautions dont je sentais chaque jour davantage la nécessité ; il en résultait des lenteurs pénibles pour mon impatience & une augmentation de frais fâcheuse pour une bourse aussi mal garnie que la mienne.

J'étais arrivé dans les duchés saxons ; exténué de fatigue & de besoin, je m'arrêtai dans une brasserie ; je m'aperçus bientôt que le maître de l'établissement m'observait & qu'il disait un mot à l'oreille du garçon qui sortit. J'aurais bien voulu en faire autant, mais on me servit avec une len-

teur désespérante, & je craignis d'augmenter les soupçons par un départ précipité.

Je réfléchissais au danger que présentaient pour moi les brasseries allemandes, lorsque entra un gros homme au teint fleuri, au costume ample & noir, tel qu'on représente sur nos théâtres les magistrats d'outre-Rhin ; après avoir échangé un coup d'œil avec son compatriote, il s'avança vers moi tout en m'observant attentivement.

« Je suis le bourgmestre de ..., » me dit-il.

Je saluai.

« A ce titre, ajouta-t-il, je suis chargé de la police de la ville, & j'ai mission d'interroger les étrangers. »

Aucune rencontre ne pouvait m'être plus désagréable ; mais je payai d'audace, & n'ayant pas de papiers à exhiber, j'entrai dans de longues explications avec une loquacité qui, je l'espérais, devait étourdir ce brave Allemand.

« Si Monsieur le bourgmestre voulait me faire l'honneur de trinquer avec moi, dis-je en m'interrompant, nous n'en serions que plus à l'aise pour causer. »

Il accepta volontiers, & portant à ses lèvres le liquide couleur d'ambre, fit claquer sa langue en fin connaisseur.

« Bon, pensais-je, il est gourmand, & l'on a facilement prise sur un homme en s'adressant à son vice favori. »

Je fis appel à toutes les ressources de ma diplomatie, je cherchai à être aimable, spirituel ; je parlai de la fiancée que j'allais rejoindre, j'en parlai avec passion. Je me disais que dans le pays où fleurissent les légendes sentimentales & le myosotis, j'obtiendrais un effet certain ; il m'écoutait avec un sourire plein de bonhomie & répondait par des monosyllabes approbateurs.

S'il parlait peu, en revanche il buvait beaucoup ; les chopes se succédaient sans qu'il parût plus s'en ressentir que s'il avait bu un verre d'eau.

Ce bourgmestre n'était pas un homme, c'était une éponge, & je calculai avec effroi que pour faire perdre à cet intrépide buveur l'équilibre de ses facultés, ma bourse n'y suffirait pas. Je me déterminai à couper court à l'entretien.

« Monsieur le bourgmestre, lui dis-je, je suis charmé d'avoir fait votre connaissance, mais je suis pressé d'aller rejoindre ma fiancée, permettez-moi donc de prendre congé.

— Oui, je comprends, répondit-il, c'est vraiment dommage.

— Pourquoi est-ce dommage ?

— C'est que, voyez-vous, je suis forcé de vous retenir ici.

— Quoi ! douteriez-vous de mes paroles ?

— Dieu m'en garde ! Mais les formalités, c'est sacré. »

Maudit Allemand, j'étais le jouet de sa fausse bonhomie ; je souhaitais que la bière dont je l'avais abreuvé le fit éclater comme un tonneau mal cerclé.

« Et quelles sont ces formalités ? repris-je.

— Il faut que je fasse mon rapport au commissaire, lequel fera le sien au conseiller qui le transmettra au grand juge, après lequel il arrivera au duc.

— C'est tout ?... c'est bien heureux.

— Non, le rapport suivra ensuite le même chemin, mais en sens inverse jusqu'à ce qu'il me revienne.

— Et chacun l'examinera lentement, avec poids & mesure.

— Évidemment.

— Mais pourquoi, si le rapport doit vous revenir, ne pas le garder ?

— C'est la règle, monsieur, & les règles, sachez-le bien, c'est la sauvegarde d'un État. »

J'étais consterné, il me regardait en souriant.

« Le cas est grave, reprit-il en prenant sa tabatière qu'il me présenta, très-grave, surtout si l'on apprend que vous avez servi dans l'armée française. »

Je bondis de dépit & de colère.

« Prenez garde, reprit-il tranquillement, rien qu'à votre pétulance on verrait bien que vous n'êtes pas Allemand. »

Je le regardais, il jouissait de mon embarras, cependant sa figure n'avait rien d'hostile, elle exprimait plutôt une bonhomie narquoise.

« Vous ne me reconnaissez pas ? » dit-il après quelques instants de silence.

Je fis une réponse négative.

Il me rappela que pendant la grande guerre en 1813, j'avais été logé chez lui ; contrairement aux habitudes de la plupart des soldats français qui portaient partout avec eux des allures de conquérants et laissaient trop souvent derrière eux des souvenirs de haine, j'avais traité mes hôtes avec des égards & une courtoisie qui m'avaient concilié leur affection. Ils étaient reconnaissants de tout le mal que je ne leur faisais pas.

Le bourgmestre, après s'être amusé de la frayeur qu'il m'avait faite & m'avoir fait des recommandations qui me furent très-utiles, se sépara de moi sans vouloir me permettre de payer la consommation.

« Surtout, me dit-il en me quittant, soignez votre prononciation. »

Cet incident acheva de me prouver combien il m'était nécessaire de prendre des précautions incessantes. D'autres difficultés se présentèrent, mais j'avais du sang-froid, de l'agilité, je me tirai d'embarras. J'évitais d'entrer dans les villes & ne me hasardais guère que dans l'extrémité des faubourgs.

On était à la fin d'octobre, j'avais passé la nuit dans une misérable auberge & je me disposais à poursuivre ma route, lorsque, entendant une musique militaire, je crus prudent de me dissimuler derrière un fossé en attendant que le peloton de troupes saxonnes se fût éloigné. Le bruit des pas se perdant dans le lointain, je sortis de ma ca-

chette, des voix peu éloignées appelèrent alors mon attention.

« Il faut le pendre, » dit l'une d'elles, & des témoignages d'assentiment répondirent à cette proposition.

Je crus d'abord qu'il s'agissait de moi & me mis sur la défensive, mais ayant avancé la tête, je vis un pauvre chien qui se débattait entre les mains de ses bourreaux; déjà ils lui avaient passé une corde au cou & se préparaient à l'attacher à la branche d'un chêne.

Je m'approchai, ému du sort de la pauvre bête; elle devina sans doute l'intérêt qu'elle m'inspirait, car elle dirigea vers moi des regards suppliants comme pour invoquer ma protection; j'interrogeai les jeunes gens.

J'appris que ce chien avait appartenu à un officier français, qui, avant de mourir, l'avait confié à une vieille femme; celle-ci était morte, & le nouveau propriétaire ne pouvait pardonner à l'animal ni sa laideur ni l'antipathie qu'il manifestait pour l'uniforme allemand. L'éducation qu'il avait reçue de son premier maître devait lui être fatale; à l'instant même il n'avait cessé de montrer les dents pendant que défilait le détachement de l'armée fédérale; cette démonstration de mauvais principes invétérés avait déterminé son arrêt de mort. Ainsi les hommes trouvent moyen de communiquer aux animaux eux-mêmes la contagion des haines nationales, & il faut qu'à leur tour ceux-ci en subissent le contre-coup. N'y a-t-il pas dans ce fait une ironie amère dont on pourrait tirer un enseignement philosophique?

J'intervins en faveur de la victime & proposai de m'en charger; mon éloquence ne fit pas ses frais, mais l'offre d'un thaler fut plus persuasive, & je m'éloignai emmenant le chien qui, bien que débarrassé de sa corde, n'hésita pas à me suivre. C'était un barbet fort laid, & dans un salon il aurait fait triste figure; mais il me témoigna si vivement sa reconnaissance que je m'applaudis de ma bonne action. Ses mouvements, ses regards semblaient me dire :

« Tu m'as sauvé la vie, mais tu ne le regretteras pas; tu as conquis aujourd'hui un ami à toute épreuve, c'est désormais entre nous à la vie, à la mort. »

En effet, son dévouement ne s'est jamais démenti, il a été de toutes les heures; jamais l'un de nous n'a douté de l'autre. Nous ne tardâmes pas à nous comprendre comme s'il y avait eu entre nous échange de paroles; il prenait sa part de mes joies comme de mes tristesses, & je puis dire que la dette qu'il avait contractée avec moi, il l'a largement payée.

Notre liaison ne datait pas d'une demi-journée qu'il me signalait un péril & me mettait en garde contre deux des jeunes gens que j'avais rencontrés le matin & qui, réfléchissant à l'accent de mon mauvais allemand, m'avaient devancé pour se mettre en embuscade sur ma route.

J'arrivai enfin à Leipsick où je redoublai de précautions pour ne pas appeler l'attention sur moi. Je tremblais qu'on ne me remarquât & surtout qu'on ne me surprît en quête de mon trésor. Après avoir pris soigneusement mes mesures, étudié le terrain, je choisis une nuit qui me sembla propice & me rendis sur les bords de l'Elster.

Je reconnus avec une vive satisfaction que la terre n'avait pas été touchée & me mis à l'œuvre; j'avais à peine commencé l'opération, lorsque Tom (c'était le nom de mon chien) me donna l'alarme; je n'avais pas eu le temps de me détourner qu'il s'était jeté à la gorge d'un homme qui s'était dissimulé derrière les aulnes & s'approchait à pas lents.

Je volai au secours de mon ami & l'aidai à terrasser l'indiscret qui venait me déranger. Je reconnus alors le camarade dont la bouche m'avait annoncé la mort du colonel Morier. Il resta quelques instants étourdi & porta la main à son cou sur lequel les dents du chien avaient laissé leur empreinte.

« Tu as un terrible défenseur, me dit-il.

— Il a bien fait, moi-même je suis en droit de te tuer pour être venu me tendre ce piège exécrable & avoir cherché à m'assassiner. »

Il protesta énergiquement.

L'idée de me faire du mal, dit-il, ne lui était pas entrée dans l'esprit, mais il avait été indigné de voir que je me réservais à moi seul le trésor du colonel au lieu d'en faire profiter les camarades, qui, suivant lui, y avaient un droit égal. Les circonstances antérieures lui avaient fait soupçonner la vérité, notre entretien avait confirmé ses suppositions: irrité du mystère dont je m'enveloppais, il s'était juré de me dérober mon secret & de me faire rougir de ma cupidité.

L'explication pouvait paraître peu vraisemblable, mais j'ai pour principe de ne croire le mal que lorsque l'évidence m'y contraint. Il me sembla que ces paroles étaient prononcées avec l'accent de la franchise, je n'élevai aucune objection. D'ailleurs, du moment que j'avais écarté l'idée de faire disparaître par un meurtre un témoin gênant, il était plus prudent de faire de lui un associé intéressé à me servir qu'un ennemi qui aurait eu mille moyens de me perdre.

« Écoute, lui dis-je, je veux bien te croire, tu dois me croire aussi, ceux qui m'ont connu savent que je ne suis pas avare; si je tenais aux richesses qui reposent ici, c'est qu'il s'agit d'une autre personne à laquelle je les destinai, voilà pourquoi je n'en voulais rien distraire; mais aide-moi à les transporter en France, tu en auras ta part & nous serons quittes. Acceptes-tu? »

— Non, tu m'as soupçonné de méchants desseins; je ne veux pas de tes promesses, laisse-moi t'accompagner en camarade désintéressé, & j'espère que tu regretteras de m'avoir mal jugé.

— Comme il te plaira, » répondis-je.

Le trésor du colonel était intact; nous nous en



chargeâmes & nous préparâmes à reprendre le chemin du pays. Mais s'il avait été difficile de parvenir jusqu'à lui, les difficultés étaient plus grandes encore pour le rapporter en France.

La guerre a toujours pour résultat de laisser après elle un grand désordre moral & matériel dans les pays qui en ont été le théâtre. Les routes n'étaient pas sûres, les campagnes étaient infestées de malfaiteurs que nous avions à redouter autant que les autorités allemandes. N'osant prendre des voitures, ce qui nous eût exposés à des interrogatoires gênants, nous suivions des chemins de traverse où nous fîmes plusieurs fois de fâcheuses rencontres; je fus très-heureux d'avoir l'appui de mon compagnon, qui se conduisit avec moi de façon à éloigner toute pensée de défiance, la vigilance & le courage de mon chien ne me furent pas moins utiles.

Le mystère même dont nous nous enveloppions avait ses dangers en éveillant les soupçons d'observateurs clairvoyants. Un jour, en traversant un chemin étroit, encaissé entre deux montagnes, dont les flancs disparaissaient sous une forêt de sapins, nous nous trouvâmes en face de trois grands gailards qui avaient flairé une proie à conquérir & nous attendaient. Epuisés comme nous étions par la fatigue, la lutte était disproportionnée, quoique Tom valût bien un combattant, mais nous n'avions pas à hésiter; nos adversaires reconnurent bientôt que, malgré l'infériorité de notre taille & notre aspect chétif, ils n'auraient pas facilement raison de nous. L'acharnement fut égal de part et d'autre. Enfin, les bandits disparurent dans le bois, & nous restâmes maîtres du champ de bataille, mais nous étions tous les trois atteints de blessures qui gênaient cruellement notre marche.

Nous nous traînâmes péniblement jusqu'à l'extrémité du ravin; mon pauvre camarade se trouva dans l'impossibilité d'aller plus loin. Un coup de couteau avait pénétré profondément dans la poitrine; il reconnut bientôt qu'il n'y avait plus d'espoir & expira dans mes bras; je l'enterrai à l'ombre d'un mélèze, sur la lisière de la forêt.

J'eus alors un moment de prostration, je souffrais horriblement, mon chien ne se soutenait qu'à grand-peine. Il semblait hors de toute probabilité que je pusse atteindre mon but si je ne me débarrassais de tout ce qui gênait ma marche; mais abandonner l'ami qui m'avait si souvent témoigné son dévouement, me séparer du butin qui devait assurer le bonheur de Victoire, je n'en eus pas un instant la tentation, j'aurais mieux aimé succomber à la tâche.

Tom, dont la blessure n'avait cessé de saigner, était à bout de ses forces, je le pris dans mes bras; j'ai peine à comprendre aujourd'hui que mon énergie m'ait soutenu dans ces efforts surhumains, je sentais la poitrine haletante de la pauvre bête battre sur mes bras; je n'osais regarder ses yeux ternes & mourants qui se fixaient sur moi. Ceux qui se sont vus à la veille de perdre le seul être

dont l'affection n'ait jamais eu de défaillance comprendraient ma douleur. Parfois je prenais courage pour le ranimer & je lui parlais d'une personne qui le dédommagerait par ses caresses.

Enfin mes jambes se refusèrent à une plus longue marche & je tombai accablé au bord d'une fontaine. Je crus que tout était fini & que là allait se terminer mon pèlerinage; heureusement un paysan vint à passer; je fis appel à son humanité, je fus entendu, & quelques soins nous sauvèrent; quand je vis que mon chien me serait conservé, j'éprouvai une des plus grandes joies de ma vie.

Tous ces retards irritaient mon impatience; dès que la chose fut possible, nous nous remîmes en route. Nous ressemblions, Tom & moi, à deux survivants décharnés de la campagne de Russie; j'étais d'une maigreur cadavéreuse; mon sang était brûlé par la fièvre, ma blessure mal fermée me faisait un mal affreux; c'est merveille que nous ayons pu terminer cette odyssée douloureuse.

Arrivé à la frontière française, je pus enfin voyager commodément en voiture, & j'atteignis ma ville natale. L'heure était trop avancée pour une visite chez Victoire, je la remis au lendemain.

Il s'était écoulé peu de temps depuis que je ne l'avais quittée, & cependant je fus péniblement frappé du changement que je remarquai en elle. Il n'y avait rien de spontané dans sa physionomie. Elle présentait une expression glaciale & compassée; sa bouche ne savait plus sourire; aux angles, un pli disgracieux trahissait l'habitude du dédain & de l'acrimonie, l'œil avait un regard dur & perçant, ses mouvements étaient roides, presque guindés. Qu'était devenue la riante image de ma fiancée d'autrefois? A l'aspect du voyageur pâle, maigre, sur lequel flottaient les plis d'un habit usé, en lambeaux, elle trahit ses réflexions intérieures par un jeu de physionomie que je n'oublierai jamais.

« Eh bien! Hégésippe, je vois que cette fois encore tu n'as pas été plus heureux que d'habitude.

— Au contraire, je reviens riche, très-riche.

— Vraiment! Je ne m'en serais pas douté. »

Et son regard disait assez qu'elle ne me croyait pas. En ce moment, elle aperçut mon chien qui, tremblant comme s'il avait pressenti une ennemie, s'était tapi entre mes jambes.

« Dieu! dit-elle, quelle est cette affreuse bête?

— C'est un ami que tu aimeras sans doute, car je lui ai dû plusieurs fois la vie.

— Quelle plaisanterie! J'espère bien que tu ne garderas pas cette horreur.

— M'en séparer! Tu n'y penses pas, tu ne voudrais pas être complice d'une pareille ingratitude. »

Ses sourcils se fronçaient, ma résistance l'étonnait & la courrouçait!

« Si la fantaisie d'aimer les bêtes t'a pris, dit-elle, tu remplaceras celle-ci par un beau lévrier.

— Un lévrier ne me tiendrait pas place d'un vieil ami.

— Ainsi tu mets un chien en balance avec moi?

— Non, mais je ne veux pas le sacrifier à un caprice.

— Un caprice! C'est donc pour m'injurier que tu es revenu ici? »

Sa voix s'était élevée au diapason de la colère. Je ne crus pas devoir poursuivre l'entretien, & je rentraï chez moi en proie à toutes les horreurs de la déception. Je me jetai sur une chaise & me mis à pleurer. Je fus arraché à mon accablement par mon chien qui poussait des gémissements plaintifs & posait la patte sur mes genoux; il semblait me dire :

« Pourquoi donc, quand tu souffres, oublies-tu que je suis là, & que peines & plaisirs, tout est commun entre nous!

— Non, lui dis-je, non, je ne me séparerai pas de toi, mon vieil ami; tu ne mêles à ton dévouement ni un calcul d'égoïsme ni un sentiment de vanité & d'intérêt. Tu ne me demandes qu'un peu d'affection, & même si je cessais de t'aimer, tu m'aimerais encore. »

Je n'avais pas pris ma résolution sans un douloureux déchirement, mais elle était définitive.

Mon oncle resta silencieux, évoquant sans doute des souvenirs qu'il ne formulait pas.

« Ce fut heureux pour vous, lui dis-je, cette femme ne vous aimait pas, sans doute elle ne vous avait jamais aimé.

— Les femmes sont, je me trompe, Victoire était un être difficile à définir. Elle m'avait aimé autant qu'elle en était susceptible, mais elle éprouvait, avant tout, le besoin de dominer, & j'avais moi-même entretenu cette passion par la docilité de mon dévouement; du jour où elle me vit prêt à plier sous sa volonté, elle prit plaisir à l'exercer. Ce fut la cause de son malheur; peu à peu l'orgueil, l'ambition s'emparèrent d'elle, aigrirent son caractère, & firent de ma fiancée cette femme acariâtre qui parvint à étouffer mon affection.

— Quel bonheur, mon oncle, qu'elle ait pris soin de vous en guérir. »

Il répondit avec un accent mélancolique.

« Il est bien probable que ce mariage m'eût rendu très-malheureux; je me suis cependant surpris à regretter qu'il n'ait pas eu lieu. A force de dévouement, j'aurais sans doute exercé sur elle une influence salutaire & éloigné les épreuves qui ont empoisonné sa vie... Elle se maria par dépit avec un homme qu'elle n'aimait pas, & chercha à se dédommager par les satisfactions d'amour-propre de celles qu'elle ne trouvait pas dans son intérieur. La gêne, les dettes, puis les orages domestiques entrèrent dans sa maison. Je vins à plusieurs reprises secrètement à son aide & satisfis, à son insu, des créanciers trop exigeants. Mais il ne dépendit pas de moi d'arrêter Victoire sur la pente fatale, le gouffre s'élargit, & finalement les deux époux partirent pour l'Amérique où ils ont péri misérablement. »

De nouveau, mon oncle resta silencieux, absorbé dans de douloureuses réflexions. Il fit effort pour chasser ces impressions & affecta une gaieté qui était loin de son cœur.

« Maintenant, me dit-il, tu ne me demanderas plus pourquoi je ne me suis pas marié. »

Si long qu'eût été le récit de mon oncle, il ne me satisfaisait pas, la conclusion manquait, & je me demandais pourquoi il avait été fait précisément en ce moment.

« Mon oncle, lui dis-je, c'est lorsque je vous parlais de Gertrude que vous m'avez parlé de Victoire, est-ce que vous avez voulu établir entre elles un rapprochement?

— Non, répondit-il vivement; c'est bien loin de ma pensée, je sais bien, d'ailleurs, que les conseils des vieillards n'ont pas de prise sur les jeunes gens & qu'on ne prend jamais pour son compte l'expérience d'autrui. Mais ton enthousiasme était si exalté, que je n'ai pu résister à la tentation de lui appliquer une potion réfrigérante; puis, sous l'impression d'un sentiment exclusif, on devient égoïste, on oublie facilement les autres, j'ai voulu rafraîchir ta mémoire. »

Il n'acheva pas sa pensée, mais je la devinai. L'excellent homme était habitué à moi, la perspective d'une séparation que je préparais avec l'insouciance ingrate des jeunes gens lui serrait le cœur.

Il n'en fit pas moins avec empressement toutes les démarches préliminaires de mon mariage, & à voir les efforts qu'il faisait pour abréger les délais, l'expression de bienveillance inaltérable que présentaient ses traits, on n'eût pas soupçonné qu'il avait au cœur une profonde blessure.

Cependant, à mesure qu'approchait le jour fatal, il paraissait plus soucieux & plus triste. La veille, je le menai voir un appartement situé sur le même palier que le sien & que j'avais loué en cachette. Cette surprise lui arracha des larmes de joie.

« Ainsi tu resteras auprès de moi, je te verrai tous les jours!... Ah! tu m'as fait bien peur, à mon âge se séparer du seul être par lequel on se sait aimé, c'est affreux... Je ne te le disais pas, mais je n'aurais pas eu de longs jours à vivre s'il avait fallu subir ce dernier sacrifice.

— Au lieu d'un cœur pour vous aimer, mon oncle, vous en aurez deux.

— Oui, je sais, Gertrude m'aimera puisqu'elle t'aime. Méchant garçon, pourquoi m'as-tu laissé dans l'anxiété pendant ces trois horribles semaines? »

Il vécut longtemps encore & conserva sa gaieté jusqu'à son dernier jour; il était si heureux auprès de ceux qu'il appelait ses enfants! Je me le figure encore quand Gertrude était assise, souriante, à ses côtés & qu'il faisait sauter les bambins sur ses genoux.

L. COLLAS.

LA

# FAMILLE REYDEL

(SUITE.)

IX

## LES SUITES D'UN ORAGE.

LES crêpes gris de l'automne tombaient sur la Pêcherie si riante durant l'été, les feuilles jaunies tourbillonnaient dans les chemins inondés par la pluie; l'été avait fui, l'arrière-saison, si tiède & si clémentine en Bourgogne, semblait avoir emprunté la rigueur des climats du nord; à peine, au jardin, languissaient quelques dernières fleurs, tout était mélancolique au dehors du château, & le dedans était plus triste encore. Deux ou trois mois écoulés y avaient amené de grandes tristesses, & fait peser sur la maison & sur ses habitants des inquiétudes plus sombres que les brumes qui voilaient de deuil la campagne & ses gais horizons. Esther était dans sa chambre; depuis plusieurs semaines, elle ne la quittait plus.

Couchée sur un lit de repos, elle ne se levait plus; pourtant, elle essayait encore des occupations ordinaires de la vie; un ouvrage destiné aux pauvres reposait sur ses genoux, ses livres de piété étaient à portée de sa main, elle travaillait un peu, mais ses doigts faibles ne pouvaient longtemps pousser l'aiguille; elle lisait une page, & ses yeux fatigués cherchaient la lumière... Depuis la promenade sur la Saône, une maladie funeste, dont elle portait peut-être le germe, s'était développée en elle avec une rapidité effrayante que signale le nom énergique donné à ce fléau; quelques semaines avaient suffi pour dévorer la sève & la vie: il faut si peu de chose! un peu de fièvre, & les forces sont ébranlées, une toux de quelques jours, la poitrine se déchire, quelques nuits d'insomnie, & la fleur de la jeunesse se fane; un organe dépérit et l'argile du corps tombe en poussière. Esther avait éprouvé cette rapide décadence, qui, en quelques semaines, l'avait conduite de la plénitude de la vie aux portes du tombeau; maintenant le mal semblait arrêté, on appelait même du nom de convalescence l'état où elle se trouvait, & l'on faisait autour d'elle & pour elle de longs

projets d'avenir qui peut-être n'abusaient personne, & que l'on répétait bien haut afin de se tromper soi-même.

Esther se trompait-elle & se laissait-elle tromper? Nul n'aurait su le dire. Elle avait toujours ce regard réfléchi & rêveur qui paraissait regarder plus loin que la terre; elle avait toujours cet accueil serein qui n'accusait ni souci ni inquiétude, elle avait toujours cet air affectueux, ces paroles douces où l'on ne pouvait pressentir les déchirements d'un adieu prochain, & si, lorsqu'elle s'interrogeait elle-même, une réponse de mort se faisait entendre à son oreille, son visage ne la trahissait pas. Au moment où nous la retrouvons, elle était plus souffrante, le brouillard l'oppressait, & quoiqu'un feu brillant brûlât dans l'âtre, elle ne parvenait pas à se réchauffer. Le petit chien Stello, qui la regardait avec une attention mélancolique, vint, sur un signe se coucher à ses pieds, en les réchauffant du contact de sa fourrure de soie blanche; elle le flatta doucement en disant: — Pauvre Stello! pauvre petit Stello! ton instinct t'avertit, je crois... où va ta maîtresse?

Au même instant, elle entendit dans le corridor le pas ferme de sa grand'mère: elle se redressa, lissa de la main ses cheveux mouillés d'un peu de sueur, prit son ouvrage, & parut, lorsque madame Reydel entra dans la chambre, tout absorbée dans son travail. Son aïeule s'approcha, la couvrit d'un regard & l'embrassa avec tendresse, en lui disant:

« Chère enfant, ne t'appliques-tu pas un peu trop? cela pourrait te fatiguer.

— Oh! non, grand'mère, c'est un ouvrage si facile... Voyez... de grosse toile... de gros fil, de gros points... & je ne me courbe pas, je porte l'ouvrage à mes yeux...

— C'est égal, point de fatigue! tu es bien, très-bien, il faut aller de mieux en mieux. Voilà le baromètre qui monte, nous allons avoir l'été de sainte Thérèse, tu pourras te promener un peu en voiture...

— Et même à pied, grand'mère, je me sens très-forte...

— Non, non, il ne faut rien risquer. Et je veux que pendant tout l'hiver, pour assurer ta guéri-

son, tu vives ici comme en serre chaude. Nous allons placer un calorifère dans la cave, la Pêcherie sera chauffée de haut en bas, & la cour qui est à l'est & qui nous donne tant de vents coulis, sera transformée en jardin d'hiver, où tu te promèneras sous un toit de verre & entre des rangées de camélias. Tu verras !

— Je vois que vous avez une baguette de fée, grand'mère, & que vous voulez faire de la Pêcherie quelque chose de charmant.

— Je veux que tu t'y trouves bien. Qu'ai-je de mieux à faire ici-bas ? »

Esther prit la main de sa grand'mère & la serra contre sa bouche. Madame Reydel profita de cet instant, où, les yeux baissés, elle ne pouvait suivre les mouvements anxieux de sa physionomie, pour la regarder avec autant d'empressement que d'inquiétude. Elle vit, hélas ! un front humide & pâli, des joues amaigries & teintes d'un rouge vif, & elle sentit froide & humide aussi la main qui pressait la sienne. La pauvre aïeule secoua la tête. Esther la devina par l'intuition du cœur, & elle lui dit :

« Je n'ai pas eu de fièvre aujourd'hui, je le sens, & j'ai mangé avec grand plaisir de l'arrow-root au bouillon. »

Madame Reydel se rasséréna un peu, & dit :

« Si l'appétit revient, c'est un bien bon signe. Que mangeras-tu à ton dîner ? des œufs au jus ? un blanc de volaille ? des huîtres ?

— C'est bien tentant, tout cela, répondit Esther en souriant, je choisirai... un œuf frais & un peu de potage.

— Tu ne te sens pas l'envie de te recoucher ?

— Pas encore, grand'mère ; quand le soleil se couchera, il sera temps. »

L'accent qu'elle donnait à ces propos était si franc & si vif, que madame Reydel se reprit à espérer. L'espérance n'est-elle pas à l'âme ce que l'air est à la poitrine ? Elle se fit en silence des raisonnements consolateurs, se disant que tant de jeunesse, entourée de tant de soins, ne pouvait aboutir promptement à un terme fatal. Et que de moyens curatifs restaient encore ! que d'eaux, que de fontaines auxquelles on pouvait aller demander la force & la santé ! & au besoin, le soleil du Midi, les brises chaudes de la Méditerranée ne viendraient-elles pas au secours de la médecine & du régime, si l'une & l'autre restaient impuissants ?

Pendant que l'aïeule rêvait ainsi, Albine & Geneviève entrèrent. Elles embrassèrent leur sœur, deux roses, teintes d'une pourpre virginale penchées sur un lis, auraient peint ce groupe où la vie touchait de si près à la mort :

« Regarde, Esther, voilà des violettes, les dernières peut-être, dit Geneviève en offrant à sa sœur un immense bouquet entouré de feuilles de lierre.

— Qu'il est joli ! dit-elle en souriant avec bonté, va le mettre devant la petite statue, là-bas, tu sais ? »

L'enfant posa le bouquet embaumé aux pieds

d'une statuette d'ivoire qui représentait une Vierge-Mère, & qui, environnée de bougies & de fleurs, paraissait l'objet de soins assidus. Elle revint vers Esther, qui l'embrassa de nouveau, & elle lui dit :

« Va, je t'en trouverai encore, je chercherai sous les feuilles sèches, & ta Vierge en aura toujours. »

Albine la regardait, comme madame Reydel, avec une attention soucieuse & concentrée, mais quand Esther leva les yeux, elle sut donner à son visage une expression riante :

« Voilà, dit-elle, notre journal de musique qui est arrivé, & une lettre de notre amie Yseult, qui s'informe bien de tes nouvelles. »

Esther essaya de lire ; madame Reydel se leva, disant :

« Je vais donner des ordres pour le dîner de notre convalescente ; à tout à l'heure, chère petite, » & elle sortit.

Geneviève s'installa sur un coin du canapé, non loin de Stello ; Albine auprès d'Esther, & elle lui dit quand la lettre fut lue :

« Tu connais tous les projets de grand'mère ? nous allons avoir à la Pêcherie un printemps continu, & déjà l'on travaille sur la terrasse à débayer le terrain pour la serre future. Avant un mois, tu cueilleras là des bouquets.

— Et l'été prochain ! dit Geneviève avec exaltation.

— Ah ! l'été prochain, nous allons aux Eaux-Bonnes, ou au Mont Dore, nous voyagerons en famille...

— J'en serai, moi aussi ! interrompit Geneviève.

— Et grand'mère a l'intention, si le pays nous plaît, de louer une maison à Pau, & de nous y installer pour tout l'hiver. Ne serait-ce pas charmant, & vois-tu d'ici les Pyrénées en face de nos fenêtres ?

— Oui, nous serons très-contentes, très-heureuses, si...

Esther ne put achever sa phrase, un accès de toux l'interrompit, ce n'était qu'une toux sèche & légère, & pourtant elle paraissait pleine de menaces !

— Ce n'est rien, absolument rien ! dit-elle avec effort en se remettant ; un peu d'eau, Geneviève. »

Albine essayait de cacher son visage dans l'ombre, mais Esther vit dans la glace la figure de sa sœur : elle pleurait, & lui tendant la main, elle lui dit avec un doux badinage :

« Tu es folle ! tu pleures parce que je tousse ! parce que j'ai un reste de rhume ! Mais tu me gâtes, ma pauvre Albine ; tu me traites comme un petit enfant qui n'est trouvé sage que lorsqu'on le trouve bien portant. »

Albine s'efforça de sourire, mais elle n'espérait plus. Il se passait dans son âme quelque chose d'indéfinissable : la vérité lui apparaissait soudain, les voiles de l'illusion se déchiraient, & elle lisait sur les traits altérés de sa sœur tous les signes de la destruction prochaine, comme elle lisait dans son beau regard des immortelles espérances.

Deux jours après, monsieur de la Ferté entra chez Esther, en lui disant de la porte, d'un air gai :

« Je viens chercher les commissions de mademoiselle Esther pour Paris.

— Vous partez, mon oncle ? quoi ! en pleine saison de chasse !

— Ce que femme veut, Dieu le veut, ma nièce. Madame Reydel, après avoir mis à bout la patience de tous les serruriers de Mâcon & la sienne, m'envoie à Paris pour y acheter des appareils de chauffage. J'achèterai par la même occasion l'armature de la serre & les plantes dont elle a besoin. »

Esther soupira & dit :

« Elle est bien bonne, & vous, mon oncle, vous allez prendre bien des fatigues... »

— Vous vous moquez ! qu'est-ce qu'une course à Paris pour un vieux boucanier comme moi ? »

Elle réfléchissait, & enfin tout bas, elle lui dit :

« Mon oncle, n'irez-vous pas voir mon oncle Maxime ? »

Il regarda autour de lui d'un air effrayé, & dit :

« Chut ! petite, chut ! ne me trahissez pas ! eh bien ! oui, je chercherai à voir Maxime... je le désire depuis assez longtemps... »

X

UNE COURTE ENTREVUE.

L'absence de monsieur de la Ferté ne fut pas longue ; au bout de six jours il arriva à la Pêcherie, accompagné de plusieurs caisses qui renfermaient un calorifère, des tuyaux, des bouches de chaleur, & d'un grand nombre de paniers, d'où s'exhalait l'odeur particulière aux plantes de serre ; des ouvriers parisiens l'escortaient, & bientôt la maison fut livrée à leurs mains habiles. Monsieur de la Ferté chercha inutilement ce soir-là à voir Esther en tête à tête ; ses sœurs ne la quittaient pas ; le lendemain, elle sommeillait à l'heure de sa visite ; enfin, vers le soir du troisième jour, il la trouva seule. Après les premiers compliments, il vit qu'elle attachait sur lui un regard inquiet & pénétrant ; il y répondit :

« Oui ! »

— Vous l'avez vu ? s'écria-t-elle avec une vivacité qu'elle ne montrait plus pour les choses de ce monde ; eh bien !

— Faut-il prendre l'histoire *ab ovo* ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Il m'a fallu du temps pour retrouver les traces de Maxime dans ce Paris où les hommes vivent comme des oiseaux sur la branche ; un ami d'autrefois, que j'ai rencontré par hasard au café Corraza, m'a fourni une indication utile, & enfin, au Marais, dans une petite rue étroite, j'ai trouvé, à un quatrième étage, mon pauvre beau-frère, sa femme &

leur fille. Pauvreté cachée, pauvreté honorable, mais pauvreté réelle & navrante, voilà ce que disait ce logis parisien, bas, étouffé (je n'y respirais pas), ces vieux meubles, ce petit feu de veuve qui brûlait sans chauffer, & l'aspect de nos trois amis ! Maxime me reconnut sur-le-champ, ce qui me flatta, mais son accueil fut des plus froids, chose moins flatteuse. Il se souvenait du passé ! & puis, ses souffrances, celles de sa famille, l'auraient un peu assombri, un peu aigri comme le vin blanc de nos coteaux, que je n'en serais pas offensé. Je fis de mon mieux pour être gentil, & il se dérida.

— Parla-t-il de ce qui s'est passé ? demanda Esther à voix basse.

— Pas un traître mot, ce qui n'empêchait que ce ne fût notre pensée dominante à tous deux. Il me parla beaucoup de son fils Max, de ses premiers succès au collège, à l'École centrale, & de tout ce qu'il fait pour ses vieux parents. Je l'avais bien jugé, c'est un garçon de cœur ! il gagne peu de chose, il ne se réserve que le strict nécessaire, & le reste il le donne à son père & à sa mère, & j'ai compris, d'après la manière dont Maxime en parlait, que

La façon de donner vaut mieux que ce qu'il donne.

Vrai, petite, je l'enviais en l'entendant parler de son fils, en voyant sa femme qui l'écoutait suspendue à ses lèvres, je l'enviais, moi, qui ne suis qu'un vieux copeau sans rejets. .... »

Esther lui prit la main et la serra :

— Sont-ils malheureux, à part cette joie que vous leur enviez, cher oncle ?

— Oui, je le crains. La jeune fille, la sœur de Max, est infirme à la suite d'un accident d'enfance ; elle ne peut rien que recevoir l'aide d'autrui, qui lui sera toujours nécessaire ; la mère, femme distinguée, aimable même, sert sa fille & son mari ; Maxime, très-vieilli, très-cassé, fatigue ses yeux à des travaux scientifiques, dans les bibliothèques publiques. Il a toujours aimé la paléographie, & il copie pour autrui des manuscrits, des obituaires, des généalogies, travail de bénédictin, plus honorable que lucratif, & qu'il ne peut faire qu'à Paris. Max leur fournit peut-être mille écus pour trois personnes, dont une, qu'est-ce que je dis ? deux infirmes ! car votre pauvre tante est bien battue de l'oiseau. Et ils ont eu des peines indicibles, à cause de ce diable d'argent.

— Quoi ! mon oncle, dites ! interrompit Esther qui écoutait avec une anxiété fiévreuse.

— Ils ont eu un autre fils que Max, un Edmond, sujet distingué, méritant, plein d'espérance ; il faisait sa philosophie à Stanislas, quand une bronchite est venue, puis, un état de langueur augmenté par la croissance de l'enfant. Il eût fallu... bien des choses, la campagne, les voyages, les eaux... il n'eut rien de tout cela, & il mourut. Votre oncle m'a dit cela en deux mots ; mais qu'il y avait de douleur & d'amertume dans son court récit, &

dans son : *Væ victis*, mon cher ! par lequel il terminait ! »

Monsieur de la Ferté, sous l'impression de ses souvenirs, avait parlé sans remarquer l'émotion croissante d'Esther, elle tremblait, & un accès de toux mouilla de sang son mouchoir... Revenue à un peu de calme, elle dit :

« Voilà donc les effets d'une injustice ! que je vive ou que je meure, tout sera réparé... & vous le voyez, mon oncle, tout sera expié ; je paie pour Edmond !... »

XI

LE PREMIER NOVEMBRE

« Ma sœur ne te fatigues-tu pas ? est-il besoin d'écrire si longtemps, ma petite Esther ? »

Esther était couchée comme de coutume sur son canapé, soutenue par des oreillers ; elle avait un pupitre sur ses genoux & elle écrivait lentement, en biffant, raturant souvent les mots qu'elle avait tracés. Une demi-page d'écriture lui prit une heure, elle la relut à plusieurs fois, en répondant par un signe de la main aux instances de sa sœur, elle plia le papier en quatre & le mit dans une enveloppe, en écrivant deux mots sur l'adresse ; puis, elle dit à Albine :

« Donne-moi, je t'en prie, une bougie. »

Albine obéit ; sa sœur apposa deux cachets sur l'enveloppe, la plaça dans le pupitre dont la clef était suspendue à sa chaîne de montre, puis rendant le pupitre à Albine, elle lui dit :

« Écoute-moi ! dans quelque temps... lorsque je ne serai plus ici, tu prieras notre grand'mère d'ouvrir ce pupitre... & de lire le papier que je viens d'écrire... »

Elle ne put continuer ; Albine était tombée à genoux auprès d'elle & suffoquait de sanglots.

« Ma sœur, lui dit Esther avec tendresse, ne connaissais-tu pas la vérité ? Ne veux-tu pas unir ta volonté à celle du bon Dieu ? »

— Je ne puis supporter ta perte !

— Il le faudra pourtant ! Dieu veut que nous soyons séparées pour un temps, mais nos âmes demeureront unies... Ah ! je te le promets, si Dieu me fait miséricorde, je ne cesserai de penser à toi, toi que j'aime si tendrement... Ma sœur, mon Albine, ne m'affaiblis pas par tes larmes... va, j'ai besoin de force pour vous quitter tous, pour me préparer à mourir... c'est une pensée étrange que dans peu de temps je serai ailleurs, dans une autre vie, séparée de tout ce que j'ai appelé jusqu'ici du nom de vie... il faut s'appuyer sur le Sauveur pour regarder cette pensée-là en face... & pour arriver même à l'aimer. »

Elle respira péniblement ; Albine la soutint dans ses bras en la regardant avec une tendresse pro-

fonde, inexprimable. Esther lui serra la main, & lui dit après un long silence ;

— J'ai, ma sœur, à te parler. Te souviens-tu de cet oncle Maxime, dont le vieux garde Cyprien nous a parlé ?

— Albine fit un signe affirmatif.

« Je sais à n'en pouvoir douter que... mon Dieu ! que cela est pénible à dire ! je sais, écoute bien ! que notre fortune n'est pas toute à nous, qu'une partie n'en est pas légitime, & qu'elle appartient, entends-tu ! à notre oncle Maxime & à ses enfants. »

— Notre grand'mère sait-elle cela ? demanda Albine avec effort.

— Oui, hélas ! oui, c'est elle, par trop d'amour pour nous, qui a commis cette injustice... c'est à elle que Dieu en demandera compte... il faut que nous la réparions... il faut restituer, il faut rendre !

— Calme-toi ! calme-toi ! je restituerai, je rendrai, je te le jure.

— Et tu tâcheras d'influencer Geneviève pour qu'elle aussi s'unisse à cet acte d'équité ?

— Je te le promets.

— Et vous serez toutes deux pour notre grand-mère bonnes, respectueuses, dévouées ? Vous l'aimerez ? vous paierez ma dette de soins & d'affections ? Vous prierez son bon ange pour elle, afin que Dieu lui pardonne l'unique faute d'une vie si pure?... Promets-moi de réparer, d'aimer, de prier, & je mourrai tranquille.

— Tout ce qui pourra être fait sera fait, je te le jure, répondit Albine.

— Je ne puis plus t'expliquer... la force me manque... notre oncle Horace t'expliquera ce qu'il faut faire... »

Elle ne put en dire davantage, & l'effort qu'elle venait de faire en écrivant & en parlant, hâta sa délivrance. Les jours qui suivirent furent mauvais, non pour elle qui paraissait si calme, mais pour ceux qui voyaient disparaître le charme de leurs yeux, la joie de leurs cœurs. Elle avait légué à Albine la secrète pensée de son âme, elle était unie à son Dieu par la communion, la prière & l'adhésion intime de la volonté, la terre disparaissait devant ses yeux, & elle attendait tranquille ce dernier soupir qui devait transporter son âme dans le sein du Père céleste. Les douleurs, les agonies du corps, la fièvre & les insomnies n'étaient qu'un état transitoire qu'elle regardait de haut & qui ne lui causaient ni étonnement ni inquiétude.

Sa vie déclinait avec l'année. Elle se trouva très-mal les derniers jours d'octobre, & elle dit à Albine :

« Verrai-je novembre ? ah ! si je pouvais fêter la Toussaint avec tous nos amis du ciel & voir Jésus-Christ & notre divine Mère ! »

Le 1<sup>er</sup> novembre, elle reçut la sainte communion & passa la journée dans un grand recueillement, interrompu par des crises affreuses. Vers le soir, elle eut une oppression effrayante ;

madame Reydel se trouvait à ses côtés, & pour la soulager elle chercha des yeux un flacon de sels dont l'odeur lui avait fait du bien quelques jours auparavant. Elle ne le vit ni sur la toilette ni sur la cheminée, encombrée de cordiaux & de remèdes, & après avoir ouvert plusieurs tiroirs, elle tira machinalement celui d'un bureau qui servait à Esther au temps de sa santé. Elle s'arrêta immobile ; au fond de ce tiroir reposait le portrait de Maxime Reydel, enlevé à l'écurie ; une main délicate l'avait entouré d'une guirlande de lierre, à défaut de cadre ; il reposait là, & il sembla à madame Reydel terrifiée que les yeux noirs de cette image s'animaient & lui lançaient des regards de reproche & de haine. L'héritier absent, dépouillé, vaincu, était vengé.

Malgré sa souffrance, Esther devina ce qui se passait. Elle appela sa grand'mère, l'enlaça de son bras mourant, la pressa contre elle, & lui dit :

« Chère mère, je vais vous attendre au ciel. Oh ! comme je prierai pour vous, pour que Dieu vous éclaire & vous console ! Pensez à moi sans douleur... Pensez que je vous ai aimée, que je vous aimerai toujours & que je vous attends ! »

Madame Reydel la serrait étroitement sur son sein, sans voir que l'agonie commençait. Les cloches de la paroisse sonnaient les vêpres des morts, & avant que les saintes prières qui joignent, par un lien mystique, l'Église terrestre aux Églises invisibles, fussent achevées, l'âme d'Esther s'était envolée....

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

LA

## DEMOISELLE DE COMPAGNIE

Le soleil se levait radieux derrière les montagnes de l'Anatolie, lorsque l'*Anténor*, paquebot français faisant le service des échelles du Levant, jeta l'ancre dans la rade de Smyrne. Un magnifique panorama se déroulait alors aux regards des voyageurs ; la reine des cités de l'Asie mineure, bâtie en amphithéâtre sur des collines élevées, étalait à leurs yeux ses maisons de bois aux fenêtres grillées, ses bazars, ses mosquées & ses hauts minarets, tandis que des navires de toutes les nations, mollement balancés sur les vagues, laissaient flotter au gré d'une brise légère leurs pavillons aux vives couleurs & peuplaient le port d'une forêt de mâts ; mais la plupart des passagers, tout occupés des soins matériels d'un débarquement prochain, ne prêtaient que peu d'attention à la beauté de ce spectacle ; ceux même qui, les jours précédents, avaient salué de loin, avec de classiques transports, les plus petites îles de l'archipel, allaient & venaient de leur cabine sur le pont, ne s'occupant plus que de rassembler leurs effets, de fermer leurs malles, de compter leurs colis, afin d'être prêts à descendre

à terre au premier signal. Un seul d'entre eux se tenait à l'avant du bateau, les yeux fixés sur les cyprès antiques, dont la sombre verdure décore les cimetières musulmans. C'était un très-jeune homme, au teint rose & blanc, d'une toilette très-soignée, dont les lèvres vermeilles étaient à peine ombragées de petites moustaches peu épaissées, mais bien cirées & bien raides, & dont les cheveux coupés à la dernière mode, étaient régulièrement partagés, depuis le sommet du front jusqu'à la nuque, par une raie irréprochable.

« Eh bien ! monsieur d'Estormel, que faites-vous donc là lorsque tout le monde se dispose à partir ? dit une petite voix argentine qui le tira soudain de sa rêverie.

— Je cherche à m'inspirer de cette forte nature orientale, qui impressionnait si vivement lord Byron & Lamartine, & à laquelle je suis venu demander des émotions nouvelles, répondit-il avec emphase ; je pensais aussi, mademoiselle, que ce voyage avait été trop court, ajouta-t-il en s'inclinant.

— Ah ! j'avais oublié que vous êtes poète, reprit la jeune fille, & j'avoue que je ne m'en serais pas doutée, si vous n'aviez eu l'attention de me l'apprendre hier au soir.

— Vous me trouvez donc une tournure bien prosaïque, dit d'Estormel en s'efforçant de sourire.

— Prosaïque n'est pas le mot, reprit l'enfant terrible, mais ce n'était pas ainsi que nous nous figurions les poètes à la pension.

— Oserai-je vous demander comment vous vous les figuriez, mademoiselle ?

— Il nous semblait qu'ils devaient être pâles & maigres, avec une grande chevelure noire flottant au gré du vent, l'air inspiré & des yeux brillants d'un feu sombre ; & puis, qu'ils devaient se nourrir de nectar & d'ambrosie, comme les dieux de l'Olympe, & ne toucher que du bout des lèvres aux mets grossiers de notre pauvre terre, & je vous ai vu dévorer du pâté de fôie gras & boire du vin de Champagne comme un simple mortel.

— C'est que j'ai le pied marin & que la mer m'ouvre l'appétit.

— Monsieur votre précepteur prétend que vous n'en manquez pas à terre. Du reste, vous n'êtes sans doute encore que conscrit dans l'état-major d'Apollon ; l'air inspiré, la pâleur & les autres agréments du genre vous arriveront peut-être avec la barbe.

— Je ne vois pas pourquoi, dit d'Estormel, que ces plaisanteries n'amusaient guère, tous les poètes seraient condamnés à mourir de faim & à ressembler à des spectres ?

— Ni moi non plus, répondit en riant la jeune fille.

— Ma chère Roseline, dit d'une voix timide une femme jeune encore, qui paraissait goûter fort peu cette causerie familière, j'aperçois là-bas votre père, qui nous attend sans doute, ne voulez-vous pas venir l'aider à reconnaître vos caisses ?

— Adieu, monsieur, & bon voyage, dit Roseline en prenant le bras de sa compagne.

— Non pas adieu, mais au revoir, laissez-moi l'espérer du moins.

— Au revoir, si vous l'aimez mieux. Vous m'apporterez votre première élégie, je m'engage à l'applaudir quand même. »

Et, légère comme un passereau, elle s'éloigna en sautillant.

Bientôt les deux voyageuses rejoignirent sur le pont un homme de haute taille, au maintien noble & fier, dont les cheveux d'un blanc de neige contrastaient étrangement avec la vivacité de ses yeux noirs. Son visage un peu sombre portait la dure empreinte des inquiétudes & des chagrins de la vie, mais il se rasséna à la vue de Roseline, & l'impression d'une indulgente tendresse se peignit dans ses regards, lorsqu'il la baisa sur le front, en lui demandant si elle était contente d'arriver.

« Oui, certainement, répondit la jeune fille, car je commençais à m'ennuyer dans cette prison flottante... Bon ! voilà ma caisse à chapeau, j'ai rêvé cette nuit que l'eau de mer y avait causé d'affreux dégâts, & que ma coiffure neuve était entièrement

perdue ; vous seriez bien aimable d'y regarder pour me rassurer, ma chère Éléonore.

— C'est inutile, dit le père à la demoiselle de compagnie qui se disposait à obéir à ce caprice d'enfant gâté, la caisse est certainement en bon état, & nous allons descendre à terre, où nous sommes attendus.

— Oui, partons vite, s'écria Roseline dont l'esprit mobile venait de prendre une autre direction, j'oubliais ce fameux cousin dont on m'a tant parlé, ce sage des sages, cet homme supérieur, dont ma tante Sophie colportait partout les longues missives pleines d'interminables descriptions ; nous allons voir si son plumage répond à son ramage.

— Gaston est en effet un homme supérieur auquel la science doit plusieurs découvertes importantes. Doué d'une indomptable énergie, d'une patience à toute épreuve, il a parcouru les deux hémisphères, supporté d'incroyables fatigues & bravé tous les périls pour s'acquitter avec succès des différentes missions qui lui ont été confiées ; c'est un brave cœur & de plus mon parent le plus cher, je te prie donc de l'accueillir avec l'affection qu'il mérite.

— Oh ! n'ayez pas peur, petit père, je n'ai nulle envie de lui faire les gros yeux, & pour peu que ce brave cœur, cet homme supérieur soit gai & bon enfant, nous nous accorderons très-bien ensemble. »

Pendant qu'elle babillait de la sorte, une légère embarcation, venant du port, glissait rapidement sur la mer calme & bleue, laissant après elle un long sillon d'écume ; un jeune homme s'y tenait debout, au milieu des rameurs, les bras croisés sur la poitrine & les yeux braqués sur le paquebot. C'était un homme de moyenne taille, paraissant âgé de vingt-huit à trente ans, agile & robuste, le teint fortement bruni par le soleil d'Orient, mais d'une physionomie franche & intelligente, qui prévenait en sa faveur ; son regard était profond ; le jeu de ses muscles & l'ensemble de ses traits accusaient un caractère fortement trempé ; il était convenablement vêtu, mais sans aucune prétention à l'élégance.

« Voilà Gaston ! » dit monsieur de Mérival en agitant son mouchoir pour se faire reconnaître de loin.

Un instant après, Gaston de Pierrefix était dans les bras de son oncle.

« Embrasse ta cousine, que tu as laissée enfant, » lui dit le vicomte lorsque la première émotion se fut un peu calmée.

Gaston porta respectueusement à ses lèvres la main gantée de la jeune fille.

« Il vous a fallu du courage, lui dit-il, pour entreprendre un si long voyage.

— Oh ! pas du tout, mon cousin, j'aime beaucoup à changer de place, & d'ailleurs, Laure d'Ossonville, mon amie, m'a ennuyée pendant deux mois des pompeux récits de son séjour en Suisse ;



— jugez si je serai contente de la stupéfier à mon retour par mes impressions d'Orient. »

Le jeune homme parut étonné de ces paroles.

« Roseline n'a pas voulu se séparer de son père, dit timidement mademoiselle Duménil; c'est là, j'en suis sûre, le véritable motif de son voyage. »

Monsieur de Mérial jeta sur la demoiselle de compagnie un regard approbatif, tandis que son neveu se mettait en devoir de faire embarquer les bagages.

Bientôt les voyageurs prirent place dans le léger esquif, &, débarquant peu de temps après, ils pénétrèrent, à la suite de Gaston, dans un dédale de rues étroites & tortueuses.

« Eh! mon Dieu! mon cousin, dans quelles ruelles nous conduisez-vous? s'écria Roseline en se serrant contre un mur pour faire place à un âne chargé.

— Vous êtes dans le quartier franc, le plus beau de la ville, répondit gaiement Gaston.

— Mais un des passagers du paquebot nous assurait hier encore que Smyrne était une cité magnifique, plus belle peut-être que Paris & Marseille, reprit-elle avec un peu d'humeur, après avoir écarté du bout de son ombrelle deux chiens indiscrets qui flairaient ses pieds mignons, & je ne vois que des rues d'une saleté révoltante & des maisons de bois que leurs fenêtres grillées font ressembler à des prisons.

— Vous connaissez le proverbe : « A beau mentir qui vient de loin, » répondit le jeune homme : il faut avouer cependant que lorsqu'on vient de parcourir l'empire turc, Smyrne, qui sert de transition entre les villes d'Orient & celles d'Occident, paraît un séjour délicieux, tandis que ses constructions bizarres peuvent blesser à bon droit les yeux quand on vient de France, car nous ne jugeons jamais que par comparaison. Mais vous voici chez vous, ajouta-t-il gracieusement en introduisant ses hôtes dans une cour carrée, entourée de galeries, & au milieu de laquelle un jet d'eau limpide retombait dans un bassin de marbre blanc.

Un jeune Grec, vêtu d'un justaucorps de drap bleu, d'une fustanelle blanche, espèce de tunique plissée autour de la ceinture, & de guêtres sans boutons, chamarrées, comme le justaucorps, de fines broderies, vint aider les portefaix à rentrer les bagages, pendant que Gaston conduisait les deux dames dans une grande pièce voûtée, dont les murs étaient couverts de peintures éclatantes & d'arabesques aux vives couleurs.

« Votre palais vaut mieux que son avenue, mon cousin, dit Roseline en se laissant tomber sur un divan de damas rouge; je n'aurais jamais cru que cette rue aux ânes pût aboutir à une si charmante demeure.

— Cette maison appartient à un riche négociant, absent depuis quelques mois, & je suis trop heureux qu'on ait consenti à la louer, puisqu'elle paraît vous plaire; vous y serez beaucoup mieux que dans une hôtellerie. »

La jeune fille remercia Gaston d'un sourire; puis, comme le repos lui était antipathique, elle se releva pour admirer avec une curiosité enfantine les dessins du riche & moelleux tapis qui couvrait le sol, les petites tables de bois de rose, incrustées de nacre & d'or, les poignards & les fusils damasquinés, qui formaient une magnifique panoplie, & mille autres curiosités orientales, tandis que Gaston & le vicomte causaient ensemble dans la cour & que mademoiselle Duménil secondait le jeune Grec dans le transport & l'arrangement des bagages.

C'était une précieuse créature que cette Éléonore Duménil, servant à la fois de demoiselle de compagnie, de gouvernante & de femme de chambre; plutôt jolie que laide, plutôt jeune que vieille, toujours proprement, mais très-simplement vêtue, parlant peu & n'ayant pas inventé la poudre, au dire de Roseline, mais d'une humeur toujours égale, d'une douceur inaltérable; un vrai trésor de demoiselle de compagnie, suivant l'expression de monsieur le vicomte, dont elle avait gagné la sympathie par sa patience à supporter sans se plaindre les nombreux caprices de mademoiselle de Mérial, & par son habileté à en obtenir le sacrifice de certaines excentricités inconvenantes, & à la guider quelque peu, sans lui faire sentir le frein, que celle-ci n'aurait point voulu supporter.

Roseline n'était pourtant pas méchante, la Providence l'avait douée au contraire d'un cœur excellent, qui, joint à la gaieté de son esprit, devait en faire une charmante créature; mais, fille unique d'un homme veuf & fort riche, qui avait reporté sur elle la vive tendresse qu'il avait eue pour sa femme & pour des fils morts en bas âge, elle avait été entourée dès sa plus tendre enfance de toutes les jouissances du luxe, & elle avait été gâtée par les flatteries d'une gouvernante intéressée, qui s'était fait une loi d'obéir à tous les caprices de son élève. Monsieur de Mérial avait senti plus tard la nécessité de soustraire sa fille à l'influence de cette femme, & il avait pris le grand parti de mettre Roseline en pension; mais cette fois encore son choix fut malheureux; il rechercha avant tout l'élégance & la distinction, & crut avoir trouvé l'une & l'autre dans un brillant pensionnat de Paris, dont le prix exorbitant devait éloigner les enfants des familles de fortune médiocre.

Roseline acquit peu de science au milieu de ses riches compagnes, mais elle apprit à parler à tort & à travers de bals & de spectacles, des courses de Chantilly & des acteurs en vogue. Revenue à l'âge de quinze ans sous le toit paternel, elle se lassa bientôt de l'institutrice qu'on avait choisie pour lui faire achever son éducation; elle en fit même renvoyer jusqu'à trois, qui avaient été chargées successivement de la tâche difficile de la guider & de l'instruire, & finit par déclarer net que, ne voulant point devenir une femme savante, elle ne

souffrirait plus auprès d'elle aucun de ces pédants en jupon, dont les leçons interminables la faisaient mourir d'ennui.

Monsieur de Mérial n'avait pas le courage d'opposer son autorité paternelle aux caprices de Roseline ; il comprenait cependant que sa fille était encore trop jeune & trop peu raisonnable pour être livrée à elle-même ; fort embarrassé de son rôle, il eut un instant la pensée de se réconcilier avec sa belle-mère, qu'il avait cessé de voir peu de temps après la mort de madame de Mérial. L'aïeule de Roseline était une personne d'esprit & de bon sens, d'un caractère entier & trop dominant peut-être, mais très-capable de guider les premiers pas d'une jeune fille dans le monde ; malheureusement monsieur de Mérial ne pouvait se dissimuler qu'il avait eu les plus grands torts dans les discussions qui avaient amené leur rupture, & il éprouvait une secrète honte à faire les avances d'une réconciliation à laquelle il s'était souvent refusé.

Sur ces entrefaites, mademoiselle Duménil se présenta chez lui, munie de plusieurs lettres de recommandation, & offrant ses services, comme demoiselle de compagnie.

Cette qualification de *demoiselle de compagnie* fut un trait de lumière pour le vicomte ; Roseline avait déclaré qu'elle ne voulait plus d'institutrice, mais elle n'aurait sans doute aucune répugnance à accepter une compagne, jeune encore, que l'on disait douce & prévenante. La jeune fille agréa, en effet, les propositions qui lui étaient faites, à condition cependant que la demoiselle de compagnie se tiendrait strictement dans les limites de sa charge, qu'elle ne lui imposerait aucune étude, & qu'elle lui laisserait, en un mot, sa liberté pleine & entière ; c'était une suivante & non une gouvernante qu'elle prétendait se donner.

Mademoiselle Duménil souscrivit à toutes ces conditions avec un empressement qui aurait pu paraître étrange ; elle fut aussi fort accommodante pour les honoraires, acceptant, sans aucune observation, les offres qui lui furent faites de prime abord par monsieur de Mérial, quoiqu'on apprît plus tard qu'elle avait refusé maintes fois des conditions plus avantageuses, & même les propositions d'une vieille dame, qui lui promettait un legs considérable dans son testament. Les domestiques de la maison & surtout Manette, la femme de charge, cherchèrent longtemps les motifs d'un désintéressement si rare ; cette dernière assurait d'un ton péremptoire qu'il y avait dans tout cela quelque anguille sous roche.

« Qui vivra verra, ajoutait-elle en pinçant ses lèvres minces & en souriant avec malice, de manière à se laisser croire beaucoup mieux informée qu'elle ne voulait le dire.

Six mois s'écoulèrent cependant sans que rien semblât justifier les soupçons de Manette ; mademoiselle Duménil avait eu le talent de plaire à la

fois au père & à la fille, & même de gagner l'affection des domestiqués, lorsqu'une affaire importante obligea le vicomte à entreprendre le voyage de Smyrne. Il s'agissait pour lui du recouvrement d'une somme d'argent considérable, engagée dans la maison de commerce d'un Marseillais, établi dans le Levant ; car monsieur de Mérial, qui, en 1830, avait donné sa démission de capitaine de hussards, s'était promptement fatigué de l'inaction. Son mariage avec mademoiselle d'Élambert & son ardent amour pour cette femme charmante avaient fait une heureuse diversion à ce besoin d'occupation ; mais, après la mort de la vicomtesse & des deux fils qu'il en avait eus, monsieur de Mérial chercha dans une vie plus active une distraction à sa douleur. L'ambition insensée d'augmenter une fortune déjà très-considérable, pour faire de Roseline une des plus riches héritières de France, le poussa à s'aventurer dans la voie dangereuse des spéculations.

Après beaucoup de peines & d'inquiétudes, ses premières opérations se liquidèrent avec un déficit de 30,000 francs. Sa belle-mère, instruite de ce fâcheux résultat, se hâta de lui faire de sages remontrances, l'engageant à s'occuper de l'éducation de sa fille & de la culture de ses terres ; mais, comme les joueurs malheureux dont la passion s'accroît par les revers, le pauvre vicomte éprouvait le plus vif désir de prendre au plus tôt sa revanche ; il spécula de nouveau & perdit encore. Les reproches de madame d'Élambert devinrent alors plus vifs, & plus ils étaient mérités, moins monsieur de Mérial était d'humeur à les souffrir ; il y répondit fort aigrement, la querelle s'envenima, & il s'ensuivit enfin une rupture qui détermina le vicomte à satisfaire le désir, depuis longtemps conçu, de quitter Tours pour s'établir à Marseille, où il serait plus à même de suivre fructueusement la nouvelle carrière qu'il s'était choisie.

Ce changement de résidence parut lui porter bonheur ; il fit quelques opérations heureuses ; mais ce sourire de la fortune ne fut pas de longue durée ; les chances tournèrent contre lui, & il se crut obligé, pour conserver sa réputation intacte, de payer pour des associés insolubles. Quoique rien ne fût changé dans ses dépenses & dans le train de sa maison, quoiqu'il conservât ses terres et ne se plaignît jamais de l'état de ses affaires, les malveillants disaient tout bas que ses profits étaient bien loin de compenser ses pertes.

Lorsque monsieur de Mérial se vit contraint par les circonstances de partir pour le Levant, il eut d'abord le projet de laisser sa fille à Marseille, mais celle-ci insista tellement pour être du voyage, que le père, trop faible pour lui rien refuser, consentit à l'emmener avec lui ; & mademoiselle Duménil, toujours bonne & complaisante, n'avait pas hésité à les suivre.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

## LE ROSIER DE MA FÊTE

Gentil petit rosier, qui célèbres ma fête,  
Cher cadeau maternel, sais-tu, lorsque je vois  
Les boutons si nombreux qui couronnent ta tête,  
Où mon rêve s'en va s'égarer quelquefois.

Je me dis : les boutons nous promettent des roses,  
Derrière le présent se dresse l'avenir,  
Dont l'esprit veut toujours franchir les portes closes :  
*Être*, ici-bas, n'est rien qu'un pas vers *devenir*.

Un jour donc, colorés de nuances nouvelles,  
Ouverts, épanouis, ces boutons seront fleurs :  
Quand ces fleurs s'ouvriront, sur quoi s'ouvriront-elles?  
Sera-ce sur la joie ou bien sur les douleurs?...

Qu'en pouvons-nous savoir, nous tous tant que nous sommes,  
O mon Dieu! toi qui seul connais le lendemain,  
Les boutons des rosiers & les enfants des hommes  
T'implorent : car tu tiens leurs espoirs dans ta main!

PAUL COLLIN.

---

## REVUE MUSICALE

---

### VERT-VERT LA PETITE MESSE DE ROSSINI

---

**P**AUVRE cher oiseau, qui sifflait de si charmants airs & disait de si saintes paroles! comme il se rappelait les noms de chacune des pensionnaires du couvent mondain des filles nobles! comme il étalait ses ailes d'émeraude en signe de joie quand ses jeunes institutrices lui apportaient la fine fleur de leurs friandises! car on l'avait aimé, choyé, instruit, le charmant Vert-Vert, & je crois bien qu'il parlait toutes les langues, comme il chantait toutes les chansons.

Hélas! un jour, jour fatal, jour de désespérance, comme dit Byron, le gentil perroquet fut trouvé mort. Quel deuil dans le pensionnat des filles nobles! quel chagrin dans tous les cœurs!

Mesdemoiselles, habillons-nous de blanc comme

lorsque nous suivons le convoi d'une de nos compagnes; point de rubans bleus ou roses à la ceinture, point de lilas fleuri dans les cheveux; que l'ombre de *Vert-Vert* nous contemple dans notre recueillement douloureux, afin que du paradis des oiseaux il connaisse nos regrets & voie nos larmes.

Mais quoi! d'où vient ce jeune & pimpant jouvenceau tout de vert habillé comme le perroquet chéri? L'oiseau s'est-il métamorphosé en homme, Oui, oui, c'est bien *Vert-Vert* avec son doux verbiage & son plumage couleur d'espérance.

Ainsi s'exprime Mimi, une des plus mutines pensionnaires du couvent des filles nobles.

Ce nouveau *Vert-Vert*, adopté par l'aréoPAGE en robe blanche, est le petit Valentin, le filleul de la directrice du pensionnat, bijou fêté, gâté, chéri comme son heureux homonyme. . . . .

Après quinze jours de captivité, l'oiseau s'envole à tire-d'aile, & voici tout le pensionnat, particulièrement mademoiselle Mimi, tristement désappointé.

Valentin, sous la conduite du brave jardinier Binet, est envoyé par sa marraine en la bonne ville de Nevers, où il doit passer trois semaines.

Telle est la substance du premier acte, qui, certes, malgré le talent des auteurs, est loin de valoir le délicieux prologue du poème de Gresset.

Comment ce sujet si pimpant & si gracieux n'a-t-il pas inspiré un musicien plus naïf dans ses compositions qu'Offenbach ? Nous l'avons dit vingt fois, la salle de l'Opéra-Comique n'est pas le cadre qui lui convient, il faut à son talent spécial la scène des Bouffes, la rampe des Variétés, les théâtres de gaieté folle.

L'élégie adressée aux mânes de *Vert-Vert* manque de grâce & de couleur. — En revanche, la romance de Mimi :

Vert-Vert n'est plus un enfant !

est jolie & touchante.

Le duo de la clef qui sautille sur un rythme banal, n'a rien de remarquable. Dans le finale, il faut citer la *strette* des adieux & son pétulant babillage, un de ces moulins à paroles que monsieur Offenbach sait traiter de main de maître.

Au second acte, nous retrouvons Vert-Vert dans la grande salle d'une auberge où des dragons chantent & boivent. Voilà le pauvre tout naïf, jeté en pleine conversation de caserne. D'abord, il tremble, il hésite, il recule ; mais l'exemple est contagieux. Il est honteux de paraître timide ; aussi lance-t-il quelques mots hardis qu'on se hâte d'applaudir ; alors, encouragé par l'auditoire, il boit, il chante, &, ce qui pis est, il jure !

La musique de cet acte est si bruyante & si tapageuse, il s'y trouve un tel flux & reflux de doubles croches, qu'on n'y distingue aucun air. Tout ce bruit finit heureusement par s'apaiser, la barcarolle où Vert-Vert raconte la traversée de la Loire, est délicieuse. L'accompagnement peint à ravir le bruit des rames paresseuses s'agitant sur une onde tranquille. Ce morceau est charmant de sentiment & d'harmonie imitative.

Au troisième acte, Vert-Vert rentre au bercail, effronté & tapageur comme un lieutenant des gardes-françaises. A sa vue, la sous-maîtresse se sauve épouvantée, en faisant de grands signes de croix. Le loup est entré dans la bergerie. . . . .

Telle est la pièce qui eût fait merveille aux Bouffes-Parisiens, & qui va mourir comme une fleurette des bois dans une serre construite pour les plantes rares.

La répétition de la *Messe* de Rossini, que l'illustre compositeur appela, on ne sait pourquoi, sa *petite messe*, eut lieu un samedi du mois de mars 1864. Le maître avait promis d'y assister, il tint parole.

Monsieur Jouvin raconte avec tant de charme & de vérité les émotions de cette soirée mémorable, que nous ne voulons rien changer à son récit.

« Avant que les deux cent cinquante invités eussent pris place dans la salle, Rossini était installé à l'un des deux pianos placés sur l'estrade, & prêt à tourner les pages à monsieur Georges Mathias, ayant à sa droite Carlotta & à sa gauche Barbara Marchisio, les deux sœurs *Semiramis*, comme on les désignait alors.

Monsieur Jules Cohen, placé derrière le maître, tenait levé le bâton de mesure. Monsieur Auber, arrivé discrètement & assis à l'écart, s'était réfugié dans un des angles de la pièce la plus reculée. Le front appuyé sur la main, il écoutait sans jeter un seul regard autour de lui. Dans l'entr'acte de chaque morceau, il causait avec Mario, qui se tenait debout derrière son fauteuil ; puis, au premier accord frappé par le piano, le vieux maître rentrait dans son attention muette & son immobilité, marquant son émotion intérieure par l'acharnement qu'il mettait à ronger ses ongles.

Meyerbeer, arrivé un peu plus tard, avait pris place à deux pas de Rossini. Le jour d'une fenêtre éclairait son visage & en accusait la maigreur intelligente & puissante. Le ténor Duprez montrait entre deux portes son torse d'Hercule & sa face ouverte & attentive.

Meyerbeer, pendant l'exécution du chef-d'œuvre rossinien, était aussi expansif que monsieur Auber se montrait contenu. Il regardait le plafond, il applaudissait bruyamment, il s'agitait dans son fauteuil comme saint Laurent sur son gril. Après le dernier accent frappant l'*Amen* fugué, il courut se jeter au cou & dans les bras de Rossini.

L'auditoire trié des admirateurs de l'illustre compositeur fut frappé de la grandeur imposante du *Kyrie*, du *Gloria* & du *Credo*. Le motif principal du *Kyrie* repose sur un accompagnement qui poursuit un dessin obstiné. Cette marche énergique & pesante des *basses* saisit tout de suite & fortement l'imagination. On dirait un pied invisible marchant dans l'infini & cherchant à atteindre ces voix éplorées qui crient : *Seigneur, ayez pitié de nous !* Cela est beau, absolument beau !

L'explosion du *Gloria* est comme une gerbe puissante & éblouissante qui monte vers les cieux. Le *Gratias*, quatuor pour soprano, contralto, ténor & basse, serrant, enchaînant le trait mélodique, est un fin tissu d'harmonies & de modulations d'un imprévu piquant. Le *Domine*, solo de ténor, rappelle la coupe charmante & un peu profane du *Cujus animam* du *Stabat*. Le *Qui tollis*, duo pour soprano & contralto, nous ouvre le monde des anges. Quelle mélodie ! quelle suavité !

Après la *fugue*, il faut citer le *Credo*, — d'un très-grand style, — le morceau symphonique de l'*Offertoire*, — un écrin où scintillent toutes les pierres précieuses des harmonies les plus fines, des modulations les plus neuves. C'est de l'art allemand poli par un Italien. Quelle page encore que l'*Agnus Dei* ! Rien de plus original que l'entrée du chœur

après chacune des trois strophes dites par le contralto. La réponse à demi-voix du chœur ressemble à un écho affaibli & lointain de la voix des anges répondant, au plus haut des cieux, à la prière des pécheurs sur la terre. »

MARIE LASSAVEUR.

\*  
\*\*

Se louer est de mauvais goût; cette maxime est admise, sinon communément observée; aussi, les années précédentes, nous sommes-nous abstenue de crier sur les toits, à propos de notre musique en général, & de nos opérettes en particulier : — Holà! mesdemoiselles, attention! ceci est du Mozart, du Chopin, ou du Félicien David! Cette opérette est d'Albert Grisar ou de Victor Massé!

Avons-nous bien fait de pousser la modestie

jusque-là, & devions-nous, cette année encore, vous laisser faire toutes seules la remarque que la musique d'ABELLES ET BOURDONS est de M. Laurent de Rillé, un nom justement aimé; que cette musique est aussi gracieuse que vocale; que la romance: *Si je l'osais!* est une perle, & que toutes, vous chanterez délicieusement le petit chœur de l'aiguille?

\*\*

Dimanche, 4 avril, dans les salons Leblanc, madame C. Lafaix a donné une très-remarquable matinée d'élèves, avec l'aimable concours de mademoiselle L. Chardon & de messieurs L. Achard & Telesinski.

Les élèves de madame C. Lafaix ont prouvé l'excellence de la méthode de leur jeune & gracieux professeur.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### COTELETTES DE MOUTON AU JUS

Parez-les, piquez-les, & mettez-les dans une casserole sur une barde de lard très-frais, avec carottes, échalotes, bouquet de persil & la moitié d'un verre de bouillon. Laissez cuire jusqu'à ce que la barde attache à la casserole, dégraissez avec le plus grand soin, ajoutez un peu de bouillon, laissez cuire un peu, ôtez les légumes & servez.

### ANGUILLE EN DAUBE

Faites mariner l'anguille pendant vingt-quatre heures dans un verre de vinaigre blanc, avec estragon, oignon, laurier, thym, poivre, sel; faites-la cuire dans sa marinade. Passez la sauce au tamis, mêlez-y une once ou une once et demie de colle de poisson ou de gélatine, & deux verres de vin blanc sec. Laissez chauffer sans bouillir, versez sur l'anguille & servez froid.

## CORRESPONDANCE

### JEANNE A FLORENCE

« Mes amies, m'écriai-je, je suis dans le ravissement!

— Et moi, répliqua Thérèse, je suis dans le plus cruel embarras! »

Les pourquoi se croisèrent &, je dois rendre cette justice à nos amies, qu'elles s'occupèrent de l'embarras de Thérèse, avant de prendre garde à mon ravissement, la peine n'a-t-elle point, de droit, le pas sur le plaisir?

Mais lorsque Thérèse les eut rassurées en leur apprenant que son *cruel embarras* venait simple-

ment de ce qu'elle allait, elle, jeune fille & maîtresse de maison novice, être obligée d'organiser un grand dîner pour recevoir une famille étrangère, attendue par son père, l'attention de ces demoiselles se reporta tout entière vers moi.

— D'où vient le ravissement dont tu parlais tout à l'heure, Jeannette, me demandèrent-elles avec intérêt.

— De la complète réussite d'une délicieuse gravure que votre journal doit vous porter en juin, mes amies, oh! mais un véritable petit objet d'art,

la reproduction d'un charmant tableau de M. Toulmouche, par le célèbre graveur Flameng.

— Rien que cela ! s'écria Berthe non moins ravie que moi, car elle s'occupe beaucoup de dessin & de peinture. Est-il aimable, notre journal ! & vous aussi, ma chère ! ajouta la bonne petite en m'embrassant.

— Oh ! moi, je ne joue aucun rôle là-dedans, si ce n'est celui d'une bavarde, d'une indiscrète vous apprenant une chose qu'elle aurait dû peut-être taire encore un peu de temps... mais bast !... tant pis, si cette nouvelle vous est agréable...

— Plus agréable que je ne saurais vous dire, reprit Berthe avec chaleur. Je suis une grande admiratrice de ce talent gracieux ; j'aime sa peinture brillante & harmonieuse tout à la fois ; son dessin ferme, délicat sans mièvrerie, le choix de ses sujets pris dans la vie intime & toujours simples, naturels d'expression & de détails.

— Ah çà ! interrompit Marie, tu nous feras, j'espère, la faveur de nous apprendre ce que c'est que cet artiste sur le compte duquel tu t'enthousiasmes si fort & que je ne connais nullement pour ma part.

— Par exemple, tu ne le connais pas ! s'écrie Lucie. Tu t'arrêtes des heures devant ses tableaux à chaque exposition ! ne te rappelles-tu donc plus *le Dernier coup d'œil, le Jour de fête, le Fruit défendu*, ces petits chefs-d'œuvre de genre des derniers salons, & surtout cette scène si touchante *du Mariage de raison*, derrière laquelle tu entrevois, prétendais-tu, tout un drame ?

— Justement, c'est là le cachet du talent de monsieur Toulmouche ; le charme, il fait rêver ou sourire, il émeut...

— Mais ce monsieur Flameng qui reproduit les œuvres de monsieur Toulmouche ?

— Monsieur Flameng est un maître dans le grand art de la gravure. Il fut formé à l'école de Calamatta, dont la mort récente a été une véritable perte pour les arts. Il s'identifie avec le sentiment & la manière du peintre qu'il est appelé à traduire. — Ainsi, il a tantôt la pureté, la correction de l'école d'Ingres ; tantôt il est coloriste avec Delacroix ou Rembrandt, comme dans *Marino Faliero* par exemple. Aux dernières expositions on a surtout admiré de lui un *Jésus au milieu des docteurs*, d'après les magnifiques dessins de M. Bida, pour la Bible éditée par la maison Hachette. Bref, personne ne pouvait mieux que cet habile graveur rendre la jolie peinture de monsieur Toulmouche.

— Tu parles comme un professeur de l'école des Beaux-Arts ou un conférencier quelconque, ma petite Berthe, dit Marie avec un formidable bâillement.

— J'ai donc été bien ennuyeuse, Marie, que tu bâilles de la sorte ?

— Mesdemoiselles, me hâtai-je de reprendre, puisque j'ai été indiscrète & bavarde, je ne veux pas faire les choses à demi. Je vais vous mon-

trer une photographie qui vous donnera une idée de la charmante gravure que nous vous préparons.

— Oui, oui, Jeanne, ma bonne Jeanne, ma chère Jeanne ! »

Et toutes se groupèrent curieusement autour du petit bureau devant lequel je m'étais assise avec lenteur & dignité — la dignité que m'inspirait mon importance en cet instant solennel ! J'ouvris un tiroir d'où je tirai une reproduction bien moins parfaite que la gravure que tu recevras le mois prochain ; mais telle qu'elle était, elle souleva un hourrah de satisfaction.

« Oh ! que c'est joli, quel groupe ravissant ! le gracieux sujet, les belles jeunes filles ! On dirait que c'est fait tout exprès pour le *Journal des Demoiselles* ! etc., etc., etc. »

— Peut-être, amie, ne serais-tu pas fâchée, toi qui ne verras que dans trente jours l'objet de ces diverses exclamations, de savoir ce que représentait la photographie exhibée !

— Ce serait bien le cas de réparer mon intempérance de langue de tout à l'heure & d'être discrète, — mais bast ! puisque j'ai mis un pied dans le crime...

— Donc, la jolie toile de monsieur Toulmouche représente trois jeunes filles plus charmantes les unes que les autres, réunies autour d'une table, dans un élégant intérieur, & lisant avec une attention qui les captive tout entières une lettre... Quelle lettre ?.. Voilà ce qui a fort intrigué ces demoiselles, ce qui m'intrigue un peu moi-même, en attendant que tes amies & toi éprouviez un sentiment de curiosité analogue en face de la gracieuse composition de monsieur Toulmouche. »

Nous, fimes mille ingénieux commentaires sur l'énigmatique lettre... mais comme nul autre que l'artiste absent ne pouvait nous donner la solution de ce problème en peinture, nous dûmes nous contenter de nos suppositions. — Toutefois, nous convinmes d'intituler, pour notre usage personnel, la gravure de monsieur Flameng : *La lettre*. Cela ne compromet rien ni personne, & laisse toute liberté à l'imagination pour courir la campagne & remplir à sa guise ces mignonnes pages blanches qui intriguent si fort.

Après cette grave & prudente décision, nous repensâmes à la pauvre Thérèse. — Toute préoccupée de son prochain grand dîner, elle ne s'était pas mêlée à notre conversation avec son entrain ordinaire.

« Ah ! nous dit-elle, quel embarras, mes amies ! quel ennui ! jamais je ne pourrai sortir d'affaire si vous ne me venez pas en aide. »

— Nous nous mettons entièrement à ta disposition, ma chère petite.

— Eh bien ! donnez-moi des conseils, car je perds un peu la tête en face de toutes les impossibilités que je prévois. D'abord, nous ne recevons jamais, vous le savez, & ne sommes, par conséquent, nullement organisés pour cela ; ensuite il faut faire aussi bien que possible en dépensant

aussi peu que possible, car nous ne sommes pas riches, & cette réception imprévue va déranger, pour une année au moins, notre petit budget... Enfin rien que l'idée d'être obligée de remplir, devant des étrangers, ce rôle de maîtresse de maison, où je suis si inexpérimentée, me glace d'effroi... Mais mon père se fait une si grande fête de recevoir dans son modeste chez lui cette famille excellente, qui l'a tant de fois accueilli à bras & à cœur ouverts, dans le cours de ses voyages, qu'il ne songe à rien de tout cela. Il ne me reste donc qu'à m'exécuter de la meilleure grâce possible.

— Et tu n'en seras pas en peine, ma gentille ménagère.

— Bon, vous voilà comme mon père! Vous me croyez bien plus capable que je ne le suis. Jamais je ne sortirai d'affaire, je vous dis!...

— Allons donc, Thérèse, fit Adrienne, envisage ta situation avec plus de calme, je t'en prie. Ce n'est pas la mer à boire que l'organisation d'un dîner...

— Oui, pour toi qui possèdes une maison montée, des domestiques stylés, une bonne cuisinière...

— Je mets tout cela à ton service.

— Chère bonne Adrienne!...

— Ensuite, lui dis-je, pour que tu ne dépenses pas beaucoup d'argent, tout en offrant une chère délicate à tes convives, je te promets l'aide de ma mère pour tes acquisitions. Elle ne me démentira pas pour sûr, mon excellente mère, elle sera trop heureuse de te rendre un petit service. Vous irez ensemble faire les provisions nécessaires à la halle, & tu verras comme ma chère maman sait agir avec discernement, expérience, convenance & économie dans ces sortes de circonstances.

— Moi je t'enverrai toutes les fleurs de ma petite serre pour orner votre table & vos appartements ce jour-là, fit Lucie.

— Moi je te peindrai à l'aquarelle de jolies cartes où tu inscriras le nom de tes convives & le menu de ton dîner, ajouta Berthe.

— Et moi donc, qu'est-ce que je pourrai faire pour être utile à cette chère Thérèse? gémit Marie en proie à une vive perplexité. M'y voilà, je lui chiffonnerai un élégant petit fichu Charlotte Corday, qu'elle mettra avec sa robe de soie grise & qui la fera paraître gentille, gentille aux yeux des invités de son père.

— Mes amies, mes chères amies, que de reconnaissance! s'écria Thérèse émue jusqu'aux larmes & voulant nous serrer les mains à toutes à la fois.

— *Aidons-nous les uns les autres, c'est le bon Jésus qui l'a dit.* »

Quand nous nous séparâmes, Thérèse ne songeait plus à se désoler. Elle était toute rassérénée, au contraire, & se proposait même de demander à son père la permission de nous faire danser au piano, le soir, à la suite de ce festin de Lucullus.

« Ce sera votre récompense, ajouta-t-elle gaiement, & n'ayez nul scrupule, il ne nous en coûtera

pas davantage, on ne vous servira que les restes du dîner!

— Nous l'espérons bien, » répondîmes-nous d'une commune voix.

Donc, lors de ma prochaine causerie, je t'enverrai, dans tous ses détails, la relation de *cette petite fête de l'amitié* (style empire).

En attendant, au revoir, Florence aimée!

JEANNE.

## MODES

Il est temps, chère amie, de songer à la confection d'un chapeau nouveau. Je pense qu'en fille raisonnable, tu te proposes de le faire toi-même, ainsi que celui de ta mère; aussi vais-je à cette intention te donner quelques renseignements.

Feras-tu le tien rond ou fermé?

Pour jeune fille, on en voit des deux façons. Il y a des formes de chapeaux fermés en tulle noir ou de couleur à 45 centimes; & comme ils sont toujours extrêmement petits, il faut peu d'étoffe pour les faire. On pose l'ornement très-élevé. Voici quelques modèles qui pourront te guider. — En tulle noir uni, une ruche double, posée en diadème, une petite guirlande de roses placée derrière, c'est tout le chapeau. Barbes & voile de tulle uni.

Le même en tulle lilas & violettes, continuant sur les barbes.

Un autre, composé de deux petites passes en paille d'Italie, bordées de velours noir. Entre ces deux passés, se trouve une guirlande de fleurs des champs & d'épis de blé. — Barbes de dentelle noire. — On continue à porter beaucoup de chapeaux de tulle ou de dentelle noire, avec nœuds assortis à la couleur du costume.

Quant aux chapeaux ronds, rien ne vaut la toque & le petit chapeau persan.

J'ai vu un de ces derniers en paille marron, très-original. Il était bordé tout autour d'un velours marron. Une torsade de faye marron tournait au-dessus du bord, & se terminait par un nœud à bouts tombant derrière. Une deuxième torsade en faye rouge était au-dessus de celle de faye marron & couvrait presque tout le chapeau. Deux coques rouges se mélangeaient au nœud marron, au-dessus duquel était posé un petit bouquet de plumes frisées marron.

Généralement, ces petits chapeaux sont en paille noire. On en fait aussi en dentelle noire. Sur le sommet se pose un gros nœud noir ou de couleur, ou bien encore un bouquet de fleurs des champs, de violettes ou de bluets, dont quelques traînes retombent par derrière. En ayant soin d'aller dans un magasin spécial, tu auras tes fleurs à très-bon marché. Ce ne sont pas les personnes qui dépen-

sent le plus qui sont le mieux mises. Il faut du goût, de l'ordre, se méfier des couleurs criardes & des garnitures chargées. La simplicité est surtout appréciée chez les jeunes filles & leur sied bien mieux que les élégances tapageuses & le *luxé exagéré*.

La mode est si capricieuse, qu'il est plus sage de n'avoir pas un trop grand nombre de robes; car, pour pouvoir les user, il faut constamment défaire & refaire, ce qui nécessite des frais de façon & de garnitures tout à fait inutiles. Un costume court & un long suffisent parfaitement pour une saison.

Il y a, ce printemps, de très-jolies étoffes. Le mohair glacé, le mohair pacha, le taffetas de laine glacé dont la chaîne est en soie; la bengaline, espèce de popeline très-brillante; la toile japonaise, très-joli tissu dans les tons écrus & gris clair; le lénos, étoffe excessivement bon marché, puisqu'il y en a depuis 45 centimes, & pouvant faire de frais costumes pour l'ordinaire.

On voit aussi, comme tous les ans, de jolis costumes de percale à 8 fr. 50 & 9 fr. 50, la robe, qu'il faut absolument faire soi-même, car la façon reviendrait bien plus cher que l'achat.

J'ai remarqué de très-jolies dispositions : le jupon & la chemisette à grands carreaux en biais *lilas & blanc*, je suppose; la jupe & le petit vêtement fond blanc, avec de gros pois lilas, ou avec la même disposition que le jupon en beaucoup plus petit.

D'autres ont le jupon & la chemisette à rayures en long & la jupe en percale unie.

J'ai encore vu des costumes en piqué fond blanc à 11 fr. 50. Le jupon doit être garni, dans le bas, d'un grand volant à disposition. Un paletot sac ouvert derrière, ou une petite casaque Louis XV ajustée, sont les seuls vêtements que l'on puisse faire avec ce genre de toilettes.

On m'a aussi montré des costumes tout nouveaux en coutil mexicain gris chiné. Le jupon a un ou deux petits volants tuyautés, dont la tête est formée par un biais d'étoffe brodé à la main, en petite laine de couleur. La jupe, relevée, est garnie d'un volant & du même ornement. Une casaque ajustée & dont la broderie est en rapport avec le reste. Il y a d'autres costumes en nuance écrue, & brodés de laire noire. Quelques-uns ont la jupe longue brodée de même façon au-dessus d'un ou plusieurs volants & le même petit vêtement. Tout cela est très-bien tracé & indiqué de manière à ce que l'on puisse facilement couper & faire chez soi ces costumes dont le prix varie de 19 fr. 75 à 32 fr.

Un autre genre mais plus cher : en toile pur fil écru. Le jupon est brodé & festonné au crochet en fil blanc & fil orange. Le paletot a de petits revers brodés, ainsi que les manches. Le tour du paletot l'est également. Tout cela doit être découpé au bord.

Les vêtements orientaux sont très en vogue aujourd'hui. On en voit de différents genres. Beaucoup sont en cachemire noir, quelques-uns

assez longs pour pouvoir se mettre seulement avec un jupon noir ou de couleur.

Ce pardessus a la forme d'une rotonde, à peu près. Un gros nœud se trouve placé par derrière sur la taille. Le tour de la ceinture passe sur le vêtement, entre dans une ouverture placée sous les bras, & ressort devant par une autre ouverture, ayant ainsi ménagé des semblants de grandes manches pagodes, seule partie du manteau qui ne soit pas serrée par la ceinture.

On les garnit en général de beaux effilés, quelquefois de guipure. — Je conseille à ta mère d'employer de cette façon la dentelle qui garnissait son châle de cachemire noir, lequel châle ne se porte plus du tout.

Les taffetas unis & glacés font de fort jolis costumes de même nuance ou de deux couleurs. En voici un très-élégant; je te le donne comme modèle.

Jupon de soie gris perle avec deux volants de soie bleue, dont la tête est traversée par un biais de soie grise. — Casaque Camargo, faisant seconde jupe en soie bleue unie, ornée d'un petit volant pareil, traversé par un biais de soie grise. — Cette casaque est ouverte devant, en carré & relevée trois fois. — Ceinture ronde avec nœud, dont les coques & les pans sont moitié gris, moitié bleus.

Ce costume peut se faire en sultane; il serait tout aussi joli & coûterait trois fois moins cher. — En cachemire ou en mousseline de laine, il ne coûterait presque rien.

On emploie beaucoup l'étoffe algérienne avec du taffetas ou du foulard : ainsi un vêtement oriental à grandes manches, orné d'effilés à glands ou à olives, & se mettant sur un jupon de même nuance en taffetas, orné d'un grand ou de plusieurs petits volants.

Pour jeune fille, & pour jeune femme, on met une masse de petits volants aux jupons. Si la toilette est en soie, on les découpe, si elle est en laine, on les borde ou on les ourle tout bonnement. On en fait toujours en étoffe rayée en long.

Voici un petit costume très-coquet, bien que fort simple. Le jupon & la chemisette sont en popeline de laine à rayures cerise & blanc. — Pardessus une jupe de soie noire, relevée très-bouffante. — Large ceinture de ruban cerise avec nœud & bouts courts par derrière. — Pour sortir, petit paletot de soie noire.

On peut copier ce costume en alpaga noir, ce qui serait extrêmement bon marché; ou bien le faire dans une ancienne robe longue de soie noire; car jusqu'au bout le noir rend service, & c'est ce qui explique la vogue persistante des costumes de cette couleur, qui ne passent ni ne se salissent. J'en dirai autant du foulard employé en costume ou en chemisette, surtout pour voyager, la solidité de ce tissu étant incontestable. Parmi les nombreuses sortes de foulards réunies à la Colonie des Indes, j'ai remarqué le *Tussor*, extrêmement épais et corsé; le *Cremsoonn*, brillant & souple.



Puis encore le *Swra* de Chine, formant un immense choix de toutes sortes de damiers, & enfin le crépon de Chine, qui fait de très-jolies confections mélangé avec du taffetas ou du foulard uni. On trouve, du reste, un choix immense dans tous les tons: marron, bois, écriu, gris perle, etc. Ai-je besoin de te répéter que la Colonie des Indes, 53, rue de Rivoli, expédie immédiatement sur demande toute la série des échantillons!

Je ne sais, chère amie, si tu as déjà entendu par-

ler des cols & des manchettes en papier imitant admirablement bien la toile ou la batiste. On trouve, ainsi faits, tous les modèles, montants ou rabattus. Quel avantage énorme quand on voyage! le blanchissage est d'une grande difficulté dans tous les hôtels, & le prix en est plus élevé que celui de l'achat des *Papelitos*, qui sont d'un blanc admirable & d'une fermeté difficilement obtenue avec la toile.

## SOMMAIRE

### CINQUIÈME CAHIER

Volant, entre-deux & garniture — E. L. — Mouchoir — Nœud — Bande tapisserie — Ceinture — Jardinière canevass Bristol — Ceinture — Volant — Entre-deux — Parure — J. G. — T. C. — Écusson avec S. B. — Fleurette appliquée — Lambrequin — *Aline* — Écusson avec H. B. — H. M. — Motif pour applique — *Gabrielle* — Vide-poche — Dessus de porte-aiguilles — Bande en crochet tunisien — Dessin broderie au passé pour portevisites — F. A. — Entre-deux — Écusson avec M. S. — Petite garniture — L. L. — Col pour enfant.

### GRANDE PLANCHE DE PATRONS

Confections de la maison du *Coin de Rue*, rue Montessiquieu.

*Premier côté.*

Hernani.  
Pompadour.

*Deuxième côté.*

Sévigé.  
Fleur de jeunesse.  
Patrie.

Ces cinq modèles sont un spécimen de la collection variée que la maison du *Coin de Rue* peut offrir au choix de sa nombreuse clientèle; nos lectrices pourront donc s'adresser à cette maison, où elles trouveront tous les genres possibles: vêtements simples en cachemire pour négligé, de toutes formes, pour jeune fille, jeune femme, aussi bien que pour dame âgée; les fichus à pans, casaque ajustée avec ou sans manche, avec pouff, paniers, ceintures & ornements les plus variés & les plus élégants; volants plissés & tuyautés, à plis interrompus, unis ou bordés de rouleautés, traversés par des biais en satin; nœuds en satin, croisés, plissés, formant écailles ou rosaces, avec dentelle, passementeries à glands, & boutons; biais posés à plats, ou formant des arabesques, interrompus par des nœuds ou des choux en satin ou en dentelle; riches ornements en dentelle surmontée de biais en satin, de ruches doubles à *gueules de loup*, bordées de rouleautés en satin; effilés unis, à glands, simples ou groupés, avec tête riche ou simple.

La maison du *Coin de Rue* peut également faire exécuter tous ces modèles en étoffes pareilles aux robes, & en composer de charmants costumes en linos, sultane, foulard, faye, taffetas, gaze de Chambéry, etc. On trouvera aussi dans cette maison de fort jolis collets & mantelets en drap léger, avec capuchon pour bains de mer. Ces petits vêtements en drap blanc avec ornements noirs, sont les plus distingués; les mêmes modèles se font en cachemire noir pour deuil.

### TAPISSERIE COLORIÉE

Fond pour coussin, chaise, fauteuil; les quatre nuances de vert peuvent être remplacées par du bleu, du violet ou du grenat. La nuance la plus claire & le blanc

doivent être en soie d'Alger, la ligne argentée en cor-donnet.

### PLANCHE DE FILET ET CROCHET ET TAPISSERIE PAR SIGNES

*Premier côté.*

1, **CARRÉ** filet guipure. Le centre est occupé par une *petite roue*; les quatre petits carrés qui l'entourent sont en *point de feston*. — On fait autour de ce petit motif quatre *rosaces*; à la suite de chacune des rosaces on retrouve un motif comme celui du milieu orné de feuilles en *point tissé*; puis une autre rosace & un autre motif orné également de feuilles en *point tissé*. — Le cadre qui forme l'arabesque est en *point de toile*, avec deux branches de feuilles en *point tissé*. — Le fond est en *point d'esprit*.

2, **ENTRE-DEUX** filet guipure. On fait au milieu une *rosace*, puis quatre feuilles en *point tissé*, & quatre feuilles en *point de toile* entourées de *point de reprise*. — De chaque côté se trouve une branche de feuilles en *point tissé* avec un cadre en *point de toile*; le fond est en *point d'esprit*.

3, **POINTE** en filet guipure pour dentelle. — Toutes les pointes sont en *point tissé* sur cinq fils lancés sur deux carrés. — Les petits carrés en *point de toile* sont entourés de *fer à cheval* en *point de reprise*. — Le fond est en *point d'esprit*, toute la pointe est terminée par un feston; on peut faire la garniture en faisant toutes les dents sur ce modèle ou mettre de deux en deux une pointe de la même dimension en batiste ou en nansouk, que l'on brode & que l'on festonne à dents rondes.

4, **FOND** filet brodé en reprise pour voile de fauteuil, petits rideaux, etc.

5, **BORDURE** filet brodé en reprise.

6, **DENTELLE** au crochet. On fait les carrés de 3 mailles-chainettes d'intervalle, afin de pouvoir faire le dessin en demi-clair.

*Deuxième côté.*

### TAPISSERIE PAR SIGNES

1, Fond rayé; les bandes isolées peuvent servir pour chaise Pompadour.  
2, Fond.

### GRAVURE DE MODES (1)

*Première toilette.* — Robe en faye noire, ornée de trois volants en biais. — Pardessus *Hernani*. — Chapeau paille belge & paille de riz avec dessous en velours noir & capucine, nœud en dentelle & velours noir à pans; dessus rose noire à cœur capucine posée dans un nœud en dentelle, barbe en dentelle ruchée sur velours.

*Deuxième toilette.* — Robe en moire antique avec vo-

(1) Confections de la maison du *Coin de Rue*, rue Montessiquieu.

Chapeaux de madame Bricard, 38, rue Richelieu.

lant en dentelle surmonté d'un bouillonné à gueules de loup. — Pardessus *Pompadour*. — Chapeau en paille belge, bordé d'une paille noire avec revers; grosse rose capucine avec traîne retombant sur le chignon, & nœud à longs pans, ayant pour agrafe une *demoiselle* en jais noir.

*Troisième toilette*. — Robe en foulard avec tunique-paniers. — Fichu *Sévigé*. — Chapeau rond en paille anglaise noire; dessous bord en velours ponceau & petite ruche en dentelle noire; rose du Bengale rouge, avec boutons, posée au milieu de branches d'aubépine, nœud en dentelle & satin noir à pans.

*Quatrième toilette*. — Robe en sultane avec haut volant plissé. — Casaque *Fleur de Jeunesse*. — Chapeau en crêpe mais sur transparent rose; ruche diadème sur transparent, nœud rose formant chou; derrière la ruche branche de rose-thé; barbes ruchées en taffetas mais, fermées par un nœud rose semblable à celui du dessus du chapeau.

*Cinquième toilette*. — Robe en linos ornée de rouleautés en taffetas. — Casaque *Patrie*. — Chapeau en dentelle noire, avec plumes & branches de roses mélangées de roseaux.

Les abonnées à l'édition violette & à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

*Premier côté.*

Corsage ouvert de la gravure 3691.  
Metternich à capuchon pour petite fille.  
Jaquette d'été pour garçon de 13 à 14 ans.

*Deuxième côté.*

Deuxième toilette de la gravure 3691.

Les abonnées à l'édition verte recevront en plus les patrons suivants à pièces indépendantes, pouvant se découper :

Patrons pour layette.

## MOSAÏQUE

On passe toute sa vie à se préparer à vivre, on veut se faire un établissement parfait, on s'arrange une demeure; encore ceci & il n'y manquera plus rien. Il semble que chaque jour les apprêts en vont être terminés, que c'est demain qu'on y entrera, & la mort arrive avant qu'on se soit installé dans la vie.

ALFRED TOUNELLÉ.

Rien n'est si près de la bêtise que l'esprit sans raison.

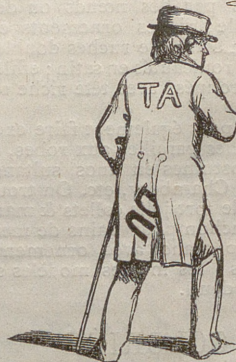
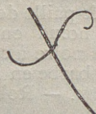
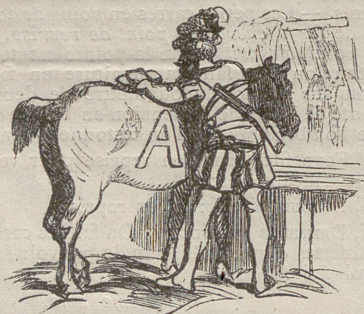
M<sup>me</sup> NECKER.

Je voudrais voir un homme modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu,

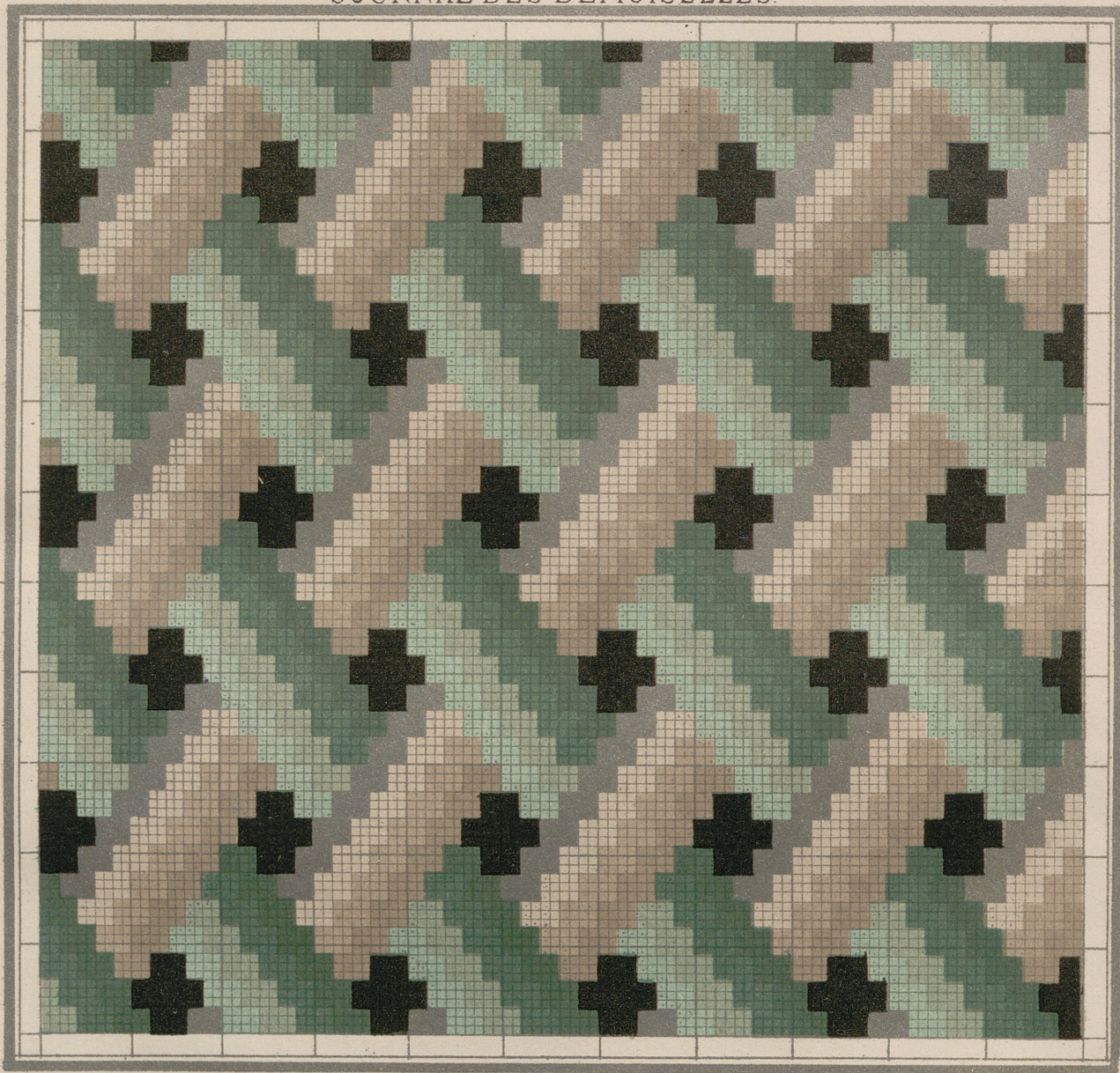
LA BRUYÈRE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : La modération est la vertu du sage.

## RÉBUS



JOURNAL DES DEMOISELLES.





tre disposition. Vous pourrez vous diriger facilement avec la gravure que vous aurez prise pour modèle & avec les patrons sur lesquels vous poserez votre étoffe de manière à tirer le meilleur parti possible de ce costume. Les ornements en ruban noir se portent beaucoup et vous économiseront de l'étoffe, en allongeant la jupe du bas si vous avez à la recouper. — La pelisse en cachemire blanc doublée de soie ou de mous-seline de laine; la forme la plus commode est à pièce avec pèlerine. — Pour la fumeuse, veuillez vous adresser à M<sup>me</sup> Nanteau, 3, rue de Rohan.

*Une fidèle abonnée, G. S.* — Nous n'avons plus de lanternes chinoises; le coucou coûte 50 centimes & le chalet 1 fr.; vous pourrez nous envoyer cette somme en timbres-poste. Vous auriez aussi pu trouver ces prix sur toutes les couvertures de votre journal mensuel.

*Une collection manquée.* — Consolerez-vous; peut-être la moitié de l'année ne sera pas écoulée sans que vous ayez vu revenir vos chères petites gravures de modes. La planche de février n'a-t-elle pas comblé vos désirs quant au filet. — Pris note. — Il faut faire 1<sup>m</sup>,40 à 1<sup>m</sup>,50 de bandes pour la chaise.

*Jenny, Piémont.* — Nous ne pouvons préciser l'époque, mais notre intention est bien d'en donner; il ne faut cependant pas vous attendre à l'avoir tout à fait aussi simple que vous le demandez; il n'en serait pas joli s'il était à un seul fil. Impossible de remplacer la musique par autre chose.

*Au bord de la Moselle.* — Nous vous engageons à composer votre dessin dans les nombreux motifs publiés sur nos planches; nous ne pouvons vous promettre ce modèle prochainement, nous ne comprenons même pas très-bien à quelle mesure se rapporte cette dimension de trois quarts pour les carrés de filet.

*C. P. Près de ma bonne Adèle.* — C'est au moment où on la récolte que l'on doit prendre toutes les précautions nécessaires pour que la mousse ne jaunisse pas; il faut la ramasser après que la rosée est passée & avant la grande ardeur du soleil, puis la faire sécher dans une pièce bien aérée, dans laquelle le soleil donne, mais éviter que les rayons viennent frapper la mousse.

*M<sup>lle</sup> G., à T.* — Mille excuses de vous avoir fait tant attendre une réponse aussi peu satisfaisante: ces trois années sont épuisées.

*M<sup>me</sup> C. S. C., à Madrid (933).* — Impossible, madame, de vous satisfaire; le numéro de septembre 1867 est épuisé.

*C. V.* — Il y en a de différents genres; ils doivent bien varier de prix. — Sur tous nos patrons se trouve une fleche qui indique le sens de la lisière et, partant, le droit fil.

*Une institutrice en vacance.* — Si la robe est à traîne, le jupon sera à traîne également; le bas sera orné d'un ruban de 20 à 25 centimètres afin de soutenir le bas de la robe.

*M<sup>me</sup> P. L., Eure.* — On doit toujours répondre à une politesse par une politesse correspondante: œil pour œil, dent pour dent!

*Une amie du Journal des Demoiselles.* — Le rôle de demoiselle d'honneur est bien simple... chez nous du moins! Il se borne, pour la jeune fille choisie, à faire d'abord une fraîche & jolie toilette de ville pour la cérémonie religieuse à laquelle elle assistera à côté de ses parents; puis, à un moment donné, à se laisser conduire dans les rangs des assistants, auxquels elle tend d'un air gracieux et modeste la bourse de quêteuse.

En général, la demoiselle d'honneur donne à la mariée, — quand c'est celle-ci qui est son amie ou sa parente — un élégant souvenir, ouvrage de ses mains: chauffeuse, coussin, corbeille à ouvrage, et, en échange, elle en reçoit souvent un petit cadeau, tel que bague, bracelet, médaillon, etc.

*M<sup>me</sup> de S., à H. (Oise).* — Nous avons mainte et mainte fois recommandé, tant dans ce journal que dans la *Poupée Modèle*, la maison Lavallée-Péronne, rue de Choiseul, 21, à Paris, pour les poupées de tous numéros, leurs trousseaux et leurs mobiliers. C'est une maison de confiance, dans laquelle vous trouverez tout ce que vous pouvez souhaiter en ce genre, et à des prix très-modérés, ce qui a bien son mérite.

*Pour mon baby.* — Les costumes pour petit garçon de trois ans se composent toujours d'une jupe plissée à gros plis plats, et d'une veste à petites basques doubles découpées. La veste ouvre et tombe droit sur un gilet pareil à la jupe. — Les costumes de piqué et de nankin se garnissent soit de galons blancs, soit de petites bandes de broderie anglaise.

*M<sup>me</sup> L. C., à C.* — On peut très-bien sortir avec la toilette indiquée par la gravure du mois de mars. Mettez dans le corsage ouvert une chemisette blanche, ou adaptez-y, pour les jours froids, un petit plastron en étoffe pareille. — Faire votre robe de foulard en costume court. Jupon & jupe pareils. — Paletot sac, à revers, avec une ceinture dessus. Merci, madame, pour votre lettre. Que notre tâche serait aimable, facile & douce, si toutes nos abonnées vous ressemblaient! — J'avoue que c'est beaucoup demander!

*Une Provençale, enfant de Marie.* — Un costume tout en piqué blanc est extrêmement joli. Il faut faire une petite casaque ajustée, l'étoffe étant très-épaisse. On peut le garnir de petites bandes de broderies anglaises, de guipure basse, ou simplement l'ourler. — Une ceinture de soie unie, ou écossaise, complète le costume.

*Une abonnée de dix-huit ans.* — Bandeaux ondulés et presque plats. Les cheveux relevés de côté en racines droites. Chignon haut. — Je vous conseille de n'employer que de la poudre blanche, et d'en être très-sobre, car cela ternit beaucoup les cheveux. — Le costume court est complètement adopté pour le jour.

*Espoir et Remercement.* — Faites cette robe d'après la gravure du 1<sup>er</sup> mars; supprimez les volants, si vous n'avez pas assez d'étoffe, et remplacez-les par des petits rouleaux de satin. — Dans le corsage mettez un fichu à plis, en tulle ou en mousseline.

*Regardant les rives de la Dordogne.* — Je vous conseille dans votre position une jupe longue se relevant à volonté en pouff par derrière. — Pour vêtement une petite mante à capuchon, garnie de plissés de ruban, ou un paletot sac.

*M<sup>me</sup> K. L., à M.* — Les châles de cachemire noir ne se portent plus du tout. Voyez l'article modes de ce jour pour les autres questions.

*M<sup>me</sup> P., à F.* — Pour garantir les fourrures, il faut pendant l'été les bien envelopper dans un linge, avec du camphre et les enfermer dans un carton, que l'on fermera le plus hermétiquement possible, & que l'on placera dans un endroit sombre, frais et sec; pour les meubles, il faut les brosser tous les jours, ou bien mettre du poivre & les couvrir de housses et avoir soin de ne pas laisser pénétrer le soleil.

*Une abonnée enchantée de son Journal.* — Nous ne pouvons vous promettre pour septembre, mais vous trouverez de jolis motifs dans les dessins déjà parus. Pour obtenir cette réponse, deux signatures! tant de formalités pour un si mince résultat! ce n'était pas nécessaire, nous ne sommes pas si méfiants.

*M<sup>me</sup> M. L. D. J., Bayonne.* — Veuillez vous adresser directement à M<sup>me</sup> Nanteau, 3 rue de Rohan, pour ce dessin que nous avons le regret de ne pouvoir vous procurer.

*Une fidèle abonnée de vingt ans.* — Pour toilette de mariée il faut prendre l'Angleterre: la maison Violard, rue Richelieu, vous offrira un très-grand choix. — Nous avons prévenu votre désir en promettant pour cette année le pendant de la charmante petite scène qui a eu tant de succès auprès de nos abonnées.

*T. C., Saint-Sébastien.* — Dans les limites du possible nous surmontons tous les obstacles pour tâcher de satisfaire nos abonnées; mais notre bonne volonté ne peut franchir toutes les barrières; nous sommes donc dans la triste nécessité de vous répondre qu'il est impossible de *Faire une planche supplémentaire pour vous seule!*

Une lettre de Mostaganem, non affranchie, a été refusée. Avis à.... l'auteur!

## TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DU 1<sup>er</sup> MAI.

	Pages.
<b>INSTRUCTION</b> — Alphonse de Lamartine, par M. B.....	129
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> — Agathe ou la première Communion, par M <sup>me</sup> M. BOURDON.....	132
— La marquise Satin Vert et sa femme de chambre Rosette, par M <sup>me</sup> la baronne MARTINEAU DES CHESNEZ.....	134
<b>ÉDUCATION.</b> — Abeilles et Bourdons, opérette en un acte, par M <sup>me</sup> ADAM BOISGONTIER.....	135
— — L'oncle Hégésippe (suite et fin), par L. COLLAS.....	139
— — La famille Reydel (suite), par M <sup>me</sup> M. BOURDON.....	145
— — La Demoiselle de compagnie, par M <sup>me</sup> la comtesse DE LA ROCHÈRE.....	149
<b>POÉSIE</b> — Le Rosier de ma fête, par PAUL COLLIN.....	153
<b>REVUE MUSICALE.</b> — Vert-Vert. — La petite Messe de Rossini, par M <sup>lle</sup> MARIE LASSAVEUR.....	153
<b>ÉCONOMIE DOMESTIQUE.</b> — Côtelette de mouton au jus. — Anguille en daube.....	155
<b>CORRESPONDANCE</b> .....	155
<b>MODES</b> .....	157
<b>MOSAÏQUE.</b> — <b>REBUS</b> .....	160

Une double Gravure de Modes. — Une Tapisserie coloriée. — Une Planche de filet et crochet et Tapisserie par signes au verso. — Musique de Popérette : *Abeilles et Bourdons*. — 5<sup>e</sup> Cahier : Broderies et petits travaux. — Grande Planche de Patrons.

**Nous ne répondons que des Abonnements qui nous sont demandés directement**

Il ne sera fait droit à aucune réclamation nous parvenant après le 20 du mois pour Paris, et le 25 pour les Abonnements servis par la poste, et qui ne serait pas accompagnée du numéro d'ordre.

Le **JOURNAL DES DEMOISELLES** se charge de toute espèce de Commissions, pourvu que ces Commissions soient d'une valeur d'au moins 20 fr. — (excepté pour les achats de librairie, pour lesquels le prix des achats peut être inférieur à 20 fr.) — Toilettes, Confections, Étoffes d'Amenblement, Livres, Gravures, Musique...., Articles de Paris, etc., etc. — Envoyer un Mandat sur la Poste.

### EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

Petit bouquet de roses..... » 50	Le Petit Poucet. — Chacun son tour. — Combien pour un. — La Tentation (imit. d'aquar.)... » 25	Bande algérienne (tapisserie)... » 50
Grand bouquet, pavots et camélias..... » 75	Pantinoscope et 12 sujets.... » 2 40	Petit Manuel..... » 1 »
Pouff héraldique (tapisserie)... » 1 »	Saint-Malo (imit. d'aquarelle)... » 50	Descente de lit cachemire (tapisserie)... » 50
Prie-Dieu, 2 morceaux (tapiss.) » 50	Hirondelles (décalcomanie)... » 25	Jardinière (cartonnage)... » 50
Vide-poche, 2 morceaux (cart.) » 50	Coffret gothique, 2 morc. (cart.) » 50	Chaise genre Louis XIII (tapis.) » 50
Porte-Montre (modèle gaufré)... » 25	Dessus de tabouret (tapisserie)... » 50	Pelote (avec appliques en cachemire)... » 50
Abat-jour, feuille de vigne... » 25	Mouton camaïeu, gris sur fond bleu (tapisserie)... » 50	Bande pour ameublem. tapiss. » 50
— incendie..... » 75	Chalet, 13 morceaux (carton)... » 1 »	Paysanne italienne (tapisserie)... » 50
— illumin. du 15 août... » 75	Pouff égyptien (tapisserie)... » 50	Coucou (cartonnage)... » 50
Pantoufle violette (tapisserie)... » 50	— à quatre couleurs... » 50	Pantoufle, estampée rouge et or... » 1 »
— lilas (tapisserie)... » 50	— indien (tapisserie)... » 50	Dessous de lampe, fleurs bleues... » 50
Nid d'oiseaux (imitation d'aquarelle)... » 50	Pelote amarante et or... » 25	Pochette à ouvrage... » 25
Jeune Bergère..... » 1 »	Lambrequin, feuille de vigne... » 50	Vide-poche, estampé... » 25
Mosquée de Brousse (imitation d'aquarelle)... » 50	Pouff cachemire (tapisserie)... » 75	Pantoufle, estampée noire et bleue... » 25
Singes et Chiens, fac-simile de peinture à l'huile... » 1 »	Guirlande de fleurs pour écran (tapisserie)... » 1 »	Petit vide-poche avec fleurs... » 25
		Lambrequin rose sur fond bleu... » 50

# LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

Paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 Novembre.

**Prix : 6 francs par an pour Paris; — 7 fr. 50 c. pour les Départements**

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur du Journal des Demoiselles